Valabregue, Albin
Menages parisiens

PQ
2458
V4M4

brairie Théâtrale Ancienne et Moderne

E. LELONG

Ménages Parisiens

PRIX :

Épuisé

E. LELONG
33, RUE DES PIERRES, 33
BRUXELLES

MÉNAGES PARISIENS

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, au théâtre des Nouveautés,
le 13 avril 1890.

E. LELONG
ÉDITEUR
33, RUE DES PIERRES, 33
BRUXELLES

DU MÊME AUTEUR

LA VEUVE CHAPUZOT, pièce en trois actes.
LES MARIS INQUIETS, vaudeville en trois actes.
L'HOMME DE PAILLE, comédie en trois actes.
LA SÉCURITÉ DES FAMILLES, comédie en trois actes.
LES VIEILLES GENS, comédie en un acte.
LE SOUS-PRÉFET, comédie en un acte.

En collaboration.

LE CRIME, drame en cinq actes, en collaboration avec M. Bertol-Graivil.
TROIS FEMMES POUR UN MARI, comédie bouffe en trois actes, en collaboration avec M. Grenet-Dancourt.
LA FLAMBOYANTE, comédie en trois actes, en collaboration avec MM. P. Ferrier et F. Cohen.
DURAND ET DURAND, comédie-vaudeville en trois actes, en collaboration avec M. Maurice Ordonneau.
LES VACANCES DU MARIAGE, vaudeville en trois actes, en collaboration avec M. Maurice Hennequin.

MÉNAGES PARISIENS

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

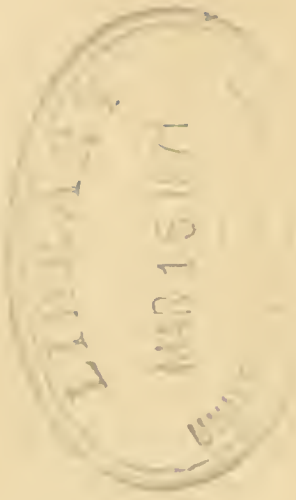
ALBIN VALABRÈGUE

E. LELOIR
ÉDITEUR
RUE DES PIERRES, 33
BRUXELLES

PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

Droits de reproduction, de traduction, de représentation et d'analyse réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PQ
2458
V4M4



A

MES CHERS PARENTS

A. V.

PERSONNAGES

VICTOR GATINARD. . .	MM. ALBERT BRASSEUR.
PONT-GAUDIN, 55 ans. .	MAUGÉ.
PAUL DE FAVEROLLES.	ROMAIN.
AUGUSTE.	PETIT.
MARIA.	Mmes JULIETTE DARCOURT.
JEANNE.	L. DAVRAY.

L'action de nos jours.

Les trois actes dans le même décor, à l'hôtel de la Méditerranée, à Nice.

Le deuxième acte se passe une heure après le premier, et le troisième, le lendemain matin.

MÉNAGES PARISIENS

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon d'un grand hôtel meublé avec luxe et avec goût. Cinq portes : une au fond conduisant au dehors. Dans le pan coupé de droite, porte de l'appartement de Jeanne avec le numéro 146. A gauche, pan coupé, porte conduisant dans un couloir de l'hôtel. A gauche, premier plan, porte d'un autre couloir où se trouve la chambre 149. A droite, premier plan, porte conduisant au salon de correspondance. A droite, table avec livres, journaux. A gauche, un piano.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, puis AUGUSTE.

Paul entre de gauche, pan coupé, il sonne. Auguste entre.

AUGUSTE.

Monsieur a sonné ?

PAUL.

Dites-moi, Auguste, le courrier est-il arrivé?

AUGUSTE.

Je vais voir, monsieur.

Il sort.

PAUL, seul, calculant.

Voyons, j'ai écrit samedi. Le dimanche, les bureaux sont fermés; on a dû m'adresser ces journaux lundi ; ils vont m'arriver aujourd'hui.

AUGUSTE, entrant.

Voici, monsieur. (Lisant les suscriptions.) M. de Faverolles, hôtel de la Méditerranée. M. de Faverolles... (Il lui donne des lettres et un paquet de inq journaux, puis désignant des lettres qui lui restent.) elles-ci sont pour madame de Faverolles.

PAUL.

Elle est chez elle. Vous pouvez les lui faire remettre, appartement 43.

AUGUSTE.

Je le sais, monsieur !

Il sort à gauche, pan coupé.

SCÈNE II

PAUL, puis MARIA.

Paul a mis ses lettres dans sa poche et défait son paquet de journaux.

PAUL, allant à la table.

Généralement, je commence par lire mes lettres, mais aujourd'hui les journaux m'intéressent davantage, bien qu'ils datent d'il y a deux ans. (Arrivant à l'article qu'il cherche.) Voici l'affaire ! Tribunal civil de

la Seine — 4e Chambre — Audience du 18 mars 1886 — Divorce Pont-Gaudin contre Pont-Gaudin.

Il s'assied et lit. — Maria entre.

MARIA, elle l'appelle.

Paul ! (Paul n'entend pas.) Oh ! comme sa lecture l'absorbe !... Il doit lire le feuilleton. (L'appelant.) Paul !

PAUL.

Oh ! Maria !

Il veut plier le journal et le cacher, mais le journal étant ouvert, il lui est impossible d'y parvenir.

MARIA.

Que lisais-tu avec tant d'attention ?

PAUL, trouble, se lève.

Le *Figaro* !

MARIA.

Pourquoi te trouble ?

PAUL.

Moi troublé ! Tu te trompes, je t'assure.

MARIA.

Soit ! Tu permets ?

Elle veut prendre le journal.

PAUL, voulant l'en empêcher.

Maria, je t'en prie.

MARIA.

C'est trop fort !... Tu veux me cacher un journal, une chose imprimée, que je puis faire acheter à l'instant même ?

PAUL.

Eh bien, c'est cela, envoie-le acheter.

MARIA.

Donne-moi ce journal ; voyons, tu m'as assez taquinée.

PAUL.

Quel singulier caprice !

MARIA.

Caprice de ta part !... Je te demande un journal, pas une lettre !... un journal !... Voilà qui est bien naturel... Tu me le refuses... Le caprice n'est donc pas dans ma demande, il est dans ton refus.

Paul est parvenu à mettre le numéro dans sa poche, mais il oublie les autres qu'il a posés sur la table.

PAUL.

Tu n'as donc pas confiance en moi ?

MARIA.

Tu n'as donc pas confiance en moi ?

PAUL.

Si tu m'aimais, tu n'insisterais pas !

MARIA.

Si tu m'aimais, tu ne résisterais pas !

PAUL.

Oh ! les femmes...

MARIA.

Oh ! les hommes ! Il y a des moments où tu me fais regretter mon premier mari, M. Pont-Gaudin.

PAUL.

Alors pourquoi me demandes-tu toujours de t'épouser ?

MARIA.

Pour avoir au moins une raison de rester avec toi. Donne-moi ce journal.

PAUL.

Voyons, Maria, assez d'enfantillages !

MARIA.

C'est bien, mon ami, je ne vous ferai pas l'hon-

neur d'insister davantage... Si c'est un prétexte de rupture que vous cherchez, vous l'avez trouvé.

PAUL.

Quelle folie !

MARIA.

Il y a un an que nous nous connaissons, c'est long, n'est-ce pas ?

PAUL.

Je t'aime toujours.

MARIA.

Si vous pouviez vous entendre quand vous dites cela, vous le diriez autrement... ne fût-ce que par convenance !

PAUL.

Je t'assure !

MARIA.

Je vous assure que vous ne m'aimez plus. Si vous m'aimiez vraiment, vous m'auriez épousée. Vous étiez libre, moi aussi. Vous aviez divorcé, moi de même, c'était un mariage assorti !...

PAUL.

Ah ! le voilà le refrain du mariage !

MARIA.

J'aurais dû le chanter... avant la chanson !... Les hommes vous demandent tous les sacrifices ; ils n'en font aucun !... Nous autres, pauvres femmes, quand nous aimons, nous sommes incapables de réflexion et de calcul ; réputation, honneur, repos, nous mettons tout sous nos pieds. Vous autres, vous ne pensez qu'à une chose, toujours la même — et si on a la faiblesse de vous céder... adieu la mairie !

PAUL.

Voyons, c'est comme si nous étions mariés, tu portes mon nom ?

MARIA, elle se lève.

Dites que je le supporte!

PAUL.

Charmant !

MARIA.

Vous ne me l'avez pas donné votre nom, vous me l'avez prêté... Faut-il vous en servir les intérêts?

PAUL.

Si ce nom vous gêne, prenez-en un autre.

S'asseyant.

MARIA.

Je me demande comment j'ai été assez faible pour ne pas me faire épouser ! Vous m'auriez épousée... au début... Mais non, je vous aimais... Je me disais : quand il me connaîtra mieux, il m'estimera et je deviendrai sa femme ! Le mariage n'est pas l'embarcadère, eh bien, ce sera le débarcadère; vous avez joliment l'air de vouloir débarquer sans moi !

PAUL.

Maria !

MARIA.

Ah ! je plains votre première femme ! Ce qu'elle a dû souffrir.

PAUL.

Je vous ai déjà priée de ne pas me parler de madame de Faverolles.

MARIA.

Vous avez des remords ? Il serait temps !... Si l'on en croit la chronique, vous vous êtes conduit d'une jolie façon avec elle.

PAUL.

Madame de Faverolles est une honnête femme pour laquelle j'ai toujours eu le plus profond respect !

Depuis deux ans que nous avons divorcé, elle vit dans la retraite la plus complète.

MARIA.

Vous étiez ce que l'on appelle familièrement un viveur ! Il n'était bruit dans Paris que de vos liaisons! En avez-vous fait des conquêtes ! Mais les conquérants, ça finit toujours mal.

PAUL, se lève.

Et vous... vous ne finissez pas du tout.

MARIA, à part.

Comment avoir ce journal ? Oh ! quelle idée ! (Haut.) Allons, venez me demander pardon, méchant !

PAUL.

A la bonne heure !

Il s'approche d'elle pour l'embrasser. Il met les bras autour de son cou. Elle passe vivement la main dans sa redingote et elle en tire le journal qu'elle voulait avoir.

MARIA, victorieuse.

Je le tiens !

PAUL.

Maria ! Maria !... Tant pis pour toi !

MARIA.

Voyons ce que monsieur lisait avec tant d'intérêt. (Elle ouvre le journal et cherche.) Boîte aux lettres. Paris, le 18 mars 1886. (Regarde la date du journal.) 19 mars 1886. (Avec déception.) C'est un vieux numéro.

PAUL.

Oui, te voilà attrapée !

MARIA, continuant à chercher.

Tribunaux — Divorce Pont-Gaudin. (Très naturelle.) Comment, c'est cela que tu me cachais ? Pourquoi ? Tu connais bien mon divorce ! Je te l'ai assez raconté ! Pourquoi me cachais-tu ce journal ?

PAUL.

Par délicatesse !

MARIA.

Non !... Tu as voulu savoir si je t'avais dit la vérité ! Tu te méfiais !... La voilà, ta confiance !

PAUL.

Je t'assure...

MARIA, lui donnant le journal.

Continuez votre enquête, continuez, je vous en prie.

PAUL.

Merci, je ne veux pas lire !

MARIA.

Et moi, j'exige que vous lisiez !

PAUL.

Puisque vous l'exigez !...

Il s'assied et lit.

MARIA, à part.

Lis, mon bonhomme, ce n'est pas là-dedans que tu trouveras ce que tu cherches. (De la porte.) La voilà, ta confiance...

Elle sort. — Pont-Gaudin et Auguste entrent du fond.

SCÈNE III

PAUL, PONT-GAUDIN, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Monsieur veut-il voir le 149 ?

PONT-GAUDIN.

Voyons le 149.

Il sort pour voir la chambre, suivi d'Auguste.

PAUL, lisant.

C'est bien cela! C'est ce qu'elle m'a raconté... (Il lit.) « Attendu qu'il résulte des documents fournis au » tribunal, que Frédéric Pont-Gaudin, après avoir » exercé à plusieurs reprises des violences graves » sur la personne de sa femme et l'avoir traitée » publiquement de... » (Parlé.) C'est du joli... Pauvre Maria!

PONT-GAUDIN, rentrant de gauche, à Auguste.

Vous vous moquez de moi, mon ami. C'est ce que vous appelez une excellente chambre au premier?

AUGUSTE.

C'est au premier, monsieur.

PAUL, à part.

Oh! mais il est impossible de lire ici.

Il sort à droite, 1er plan, laissant trois journaux pliés sur la table.

PONT-GAUDIN.

Je croyais que l'hôtel de la Méditerranée était un des meilleurs de Nice et ce sont là vos chambres?

AUGUSTE.

Nous sommes au mois de janvier. Tout Paris est à Nice et nos bons appartements sont retenus d'avance.

PONT-GAUDIN.

Il reste les mauvais!

AUGUSTE.

Si monsieur est ici pour plusieurs jours, on donnera à monsieur la première chambre vacante.

PONT-GAUDIN.

La durée de mon séjour dépend de Monte-Carlo. Le temps de perdre cinq cents louis au trente et quarante... et je repars.

AUGUSTE.

Alors, monsieur est ici pour vingt-quatre heures.

PONT-GAUDIN.

Je vous remercie de ce pronostic flatteur.

AUGUSTE.

Que monsieur m'excuse... mais j'ai perdu ma fortune à la roulette : quatre cent mille francs gagnés dans les huiles... par mon père ! Toutes les fois que je trouve l'occasion de décourager les joueurs sans sortir de la réserve que m'imposent mes humbles fonctions, je le fais.

PONT-GAUDIN.

Oh ! moi, je joue pour m'amuser.

AUGUSTE.

A la bonne heure ! Le jeu sagement combiné devient une distraction, un passe-temps. — N'ayez pas l'amour du jeu, ayez-en le caprice.

PONT-GAUDIN, avec une pointe d'ironie.

Je suis enchanté de faire votre connaissance : voulez-vous dire au bureau de l'hôtel que je désire une chambre meilleure que le 149 !

AUGUSTE.

Tout de suite, monsieur... Tenez, si monsieur était arrivé un peu plus tôt, il avait le 146 ! avec salon.

PONT-GAUDIN.

Je regrette !

AUGUSTE.

Le voyageur qui l'occupait est parti hier et on l'a

donné à un monsieur et à une dame qui sont arrivés il y a une heure... Le 146. 1.4.6. 1 et 4. 5 et 6. 11.

PONT-GAUDIN.

Qu'est-ce que vous me racontez là?

AUGUSTE.

Tous les numéros que donne le 146 à la roulette.

PONT-GAUDIN.

Demandez donc le numéro qui me donnera une chambre à votre hôtel !

AUGUSTE.

Bon. Le nom de monsieur ?

PONT-GAUDIN.

Frédéric Pont-Gaudin !

AUGUSTE, écrivant, sur un carnet.

Connais pas!

PONT-GAUDIN.

J'en suis désolé !...

AUGUSTE.

Profession?

PONT-GAUDIN.

Aucune.

AUGUSTE, écrivant.

Profession, zéro! Domicile habituel?

PONT-GAUDIN.

Paris, 30, avenue de l'Opéra, au second, la porte à gauche; il y a un paillasson.

AUGUSTE.

Bien.

Il sort.

PONT-GAUDIN, seul. Il s'assied près de la table, à la place qu'y occupait Paul tout à l'heure. Il prend un des journaux qu'il a laissés.

J'arrive d'Italie, voyons les dernières nouvelles de France. (Il lit.) « M. Grévy, accompagné de sa maison » militaire a visité... l'exposition des Arts décoratifs. » Le président de la République a félicité, hier! » Qu'est-ce que c'est que ça? (Il regarde la date.) 19 mars 1886.

AUGUSTE, rentrant.

Monsieur veut-il le 214 au second?

PONT-GAUDIN.

Oui, mais dites-moi, mon ami, n'auriez-vous pas par hasard un journal un peu plus récent?

AUGUSTE.

Plaît-il, monsieur?

PONT-GAUDIN.

Je ne vois là que de vieux numéros.

AUGUSTE.

Pas possible.

PONT-GAUDIN.

Voyez!... Mars 1886. (Comme quelqu'un qui cherche à se souvenir.) Mars 1886! Oui, c'est l'époque de mon divorce! (Il ouvre le journal.) Ah! voilà! Divorce Pont-Gaudin.

AUGUSTE.

Monsieur veut-il prendre possession du 214?

PONT-GAUDIN.

Laissez-moi donc tranquille! (Auguste sort par le fond.) Divorce Pont-Gaudin. (Il prend successivement trois numéros.) Divorce Pont-Gaudin. Divorce Pont-Gaudin. (Avec stupéfaction.) Deux ans après, sur une table d'hôtel!... Qui est-ce qui m'a joué ce tour-là? (Il prend les journaux et les met dans sa poche.) Je ne tiens pas à ce

que cela traîne, d'autant plus qu'il n'y a pas un mot de vrai!

AUGUSTE, rentrant.

Voici un journal du jour!

PONT-GAUDIN.

Merci, mon ami.

PAUL, rentrant.

J'ai laissé mes autres journaux sur la table. (Il cherche.) Auguste! mes journaux. J'avais laissé là des journaux.

PONT-GAUDIN, les lui rendant.

Les voici, monsieur!

PAUL, étonné.

Merci, monsieur... Ils sont à moi.

PONT-GAUDIN.

Je ne dis pas le contraire. Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous demander un petit service?

PAUL.

Oui, monsieur.

PONT-GAUDIN.

Gardez ces numéros pour vous. Ne les laissez pas traîner sur une table d'hôtel.

PAUL, interloqué.

Bien, monsieur! (A part.) Pourquoi me dit-il ça? Quel original!

Il sort par le pan coupé gauche.

AUGUSTE.

Je suis prêt à conduire monsieur au 214, 2, 1, 4, 21, 14, 2 et 1, 3 et 4, 7.

Auguste sort.

PONT-GAUDIN.

Je vous suis.

Au moment où il va sortir, Victor entre sortant du 146.

SCÈNE IV

PONT-GAUDIN, VICTOR.

PONT-GAUDIN, avec joie.

Gatinard!

VICTOR, avec déception.

Pont-Gaudin!

PONT-GAUDIN.

Est-ce toi, Gatinard, ô jour trois fois heureux!
Que beni soit le ciel qui te rend à mes vœux!...

Changeant de ton.

Ça va bien, cher ami?

VICTOR.

Pas mal et vous?

PONT-GAUDIN.

J'arrive de Turin. Et vous?

VICTOR.

Moi, je suis arrivé tout à l'heure de Paris!

PONT-GAUDIN.

Il y a un siècle que je ne vous ai vu!

VICTOR.

Cinq ou six mois environ! Pour des provinciaux ce serait beaucoup, mais pour des Parisiens ce n'est rien.

PONT-GAUDIN.

C'est long pour mon amitié et pour ma reconnaissance.

VICTOR.

Ah! Vous pensez encore!

PONT-GAUDIN.

Si j'y pense encore! mais j'y penserai toujours; n'est-ce pas à vous que je dois mon divorce? Si vous n'aviez pas fait la cour à madame Pont-Gaudin, si elle n'avait pas succombé, je serais encore la proie d'une femme légère, fantasque, querelleuse, capricieuse, coquette, insupportable, etc... etc... Au lieu de cela, je suis le plus heureux des hommes, libre comme l'air. En devenant l'amant de ma femme, vous n'avez peut-être fait pas son bonheur, mais vous avez fait le mien... C'est si rare les gens serviables.

VICTOR.

Ecoutez, Pont-Gaudin, votre reconnaissance me fait mal. J'aurais préféré recevoir de vous un bon coup d'épée... pas trop fort... c'est pour ça que je dis bon.

PONT-GAUDIN.

J'aurais été un ingrat! Je vous dois ma délivrance, c'est entre nous à la vie, à la mort!

VICTOR.

Eh bien, moi, je vous en veux.

PONT-GAUDIN.

A moi?

VICTOR.

Parfaitement! Vous m'avez mis dans une situation très délicate.

PONT-GAUDIN.

Ah bah!

VICTOR.

En ne divorçant pas pour le bon motif ou plutôt pour le vrai motif.

PONT-GAUDIN.

Oh! permettez! même avec le divorce, un mari trompé est teinté de ridicule. Comme l'a dit Molière : Elles font la sottise et nous sommes les sots. Alors, j'ai pensé qu'il valait mieux divorcer pour injures et sévices graves de ma part.

VICTOR.

Si vous aviez divorcé pour cause d'inconduite de madame Pont-Gaudin, moi j'aurais été bien tranquille après. La femme divorcée ne peut pas épouser son complice.

PONT-GAUDIN.

Je vous comprends.

VICTOR.

En laissant Maria, pardon, madame Pont-Gaudin...

PONT-GAUDIN.

Maria! J'aime mieux que vous l'appeliez Maria!

VICTOR.

En laissant Maria demander et obtenir le divorce contre vous, vous m'avez livré à elle sans défense, en butte à ses persécutions matrimoniales !...

PONT-GAUDIN.

Est-ce possible!... Excusez-moi, mon cher ami, c'est sans intention. Si j'avais pu prévoir cela, nous aurions trouvé autre chose ! (Changeant de ton.) Vous ne l'avez pas épousée au moins?

VICTOR.

Vous êtes fou !

PONT-GAUDIN.

A la bonne heure!

VICTOR.

Comme on ne peut pas traîner de force un homme à la mairie, elle s'est lassée.

PONT-GAUDIN.

Qu'est-elle devenue ?

VICTOR.

Laissez-moi toujours l'ignorer!... Mon rêve serait qu'elle fût en Australie et que la navigation fût supprimée!

PONT-GAUDIN.

Diable ! Vous avez bien fait de ne pas l'épouser. Elle m'avait trompé, il n'y avait pas de raisons pour qu'elle vous fût fidèle. Il y a des femmes qui ont la vocation.

VICTOR.

Sévère, mais juste.

PONT-GAUDIN.

Voyez-vous, mon cher Gatinard, un bon système, c'est de ne prendre au sérieux que les honnêtes femmes.

VICTOR.

Ça ne donne pas beaucoup d'occupation.

PONT-GAUDIN.

Quant aux autres, il faut en rire à la façon de Figaro, de peur d'être obligé d'en pleurer. Les autres ce ne sont que des poupées ; celui qui souffre à cause d'une de ces poupées me fait l'effet d'un enfant qui pleure, quand on lui a cassé la sienne. Tais-toi donc, petit imbécile, il y en a d'autres chez le marchand!

VICTOR.

Comme vous connaissez les femmes !

PONT-GAUDIN.

J'y ai mis le prix ! (Faisant allusion à son âge.) Et le temps. (Changeant de ton.) Dînez-vous avec moi ?

VICTOR.

Non, merci.

PONT-GAUDIN.

Pourquoi... vous êtes invité ?

VICTOR.

Non... C'est que je ne suis pas seul ici.

PONT-GAUDIN.

Ah ! Je comprends, toujours coureur !

VICTOR.

Au contraire ; plus coureur !

PONT-GAUDIN.

Expliquez-vous !

VICTOR.

Je suis... amarré !

PONT-GAUDIN, sans comprendre.

Vous êtes souffrant ?

VICTOR.

Je suis marié... là !

PONT-GAUDIN.

Vous !

VICTOR.

Il faut bien faire une fin.

PONT-GAUDIN.

Comment ! vous vous êtes marié et vous ne m'avez pas envoyé d'invitation à votre noce ?

VICTOR.

Je ne suis marié que depuis hier matin. Vous étiez absent.

PONT-GAUDIN.

Je serais revenu ! Vous avez épousé une Niçoise?

VICTOR.

Non, une Parisienne. Nous sommes partis hier soir de Paris, après la noce... et avant la nuit.

PONT-GAUDIN.

Vous venez d'arriver ?

VICTOR.

Depuis une heure.

PONT-GAUDIN.

C'est égal, pas même une lettre de faire part à votre ami Pont-Gaudin.

VICTOR.

Vous voyez, je vous fais part...

PONT-GAUDIN.

Avez-vous fait un beau mariage ?

VICTOR.

Superbe, 40 mille francs de rentes.

PONT-GAUDIN.

Et 40 que vous avez, 80. On peut vivre !

VICTOR.

Oui, c'est très gentil.

PONT-GAUDIN.

Blonde, brune ?

VICTOR.

Brune.

PONT-GAUDIN.

Jolie, cela va sans dire ?

VICTOR.

Très jolie.

PONT-GAUDIN.

Bravo! Quel âge? Vous allez me trouver indiscret, mais tout ce qui vous touche m'intéresee.

VICTOR.

Vingt-neuf ans.

PONT-GAUDIN.

Une jeune fille de vingt-neuf ans! Dites donc, elle vous attendait.

VICTOR.

Ce n'est pas une jeune fille.

PONT-GAUDIN.

Vous avez épousé une veuve?

VICTOR.

Presque...

PONT-GAUDIN.

Une divorcée alors?

VICTOR.

Oui!

PONT-GAUDIN.

Ah! cher ami, vous deviez la préférer à ma femme.

VICTOR.

Est-il drôle, ce Pont-Gaudin!

PONT-GAUDIN.

Naturellement, vous avez pris une divorcée... sympathique. Une divorcée... côté des victimes!

VICTOR.

Ah! Oui une victime! Il y a deux ans qu'elle a divorcé et elle souffre encore.

PONT-GAUDIN.

Deux ans ?... Nous sommes de la même promotion.

VICTOR.

Son premier mari menait une vie de polichinelle ! Pauvre femme, si vous l'aviez vue après son divorce, elle était désespérée.

PONT-GAUDIN.

Désespérée, mais pas inconsolable.

VICTOR, s'asseyant.

Dix-huit mois, j'ai mis dix-huit mois pour la décider à m'épouser. J'ai failli y renoncer vingt fois, mais que voulez-vous, la résistance me stimule, moi !

PONT-GAUDIN.

Si ma femme vous entendait... elle aurait des regrets.

VICTOR.

Après son divorce, Jeanne s'était retirée chez sa tante, Mme des Tilleuls, où elle passait son temps à pleurer, sans sortir, sans recevoir personne.

PONT-GAUDIN.

Comment avez-vous fait sa connaissance ?

VICTOR.

Comme propriétaire, en achetant la maison, une très belle affaire entre parenthèses. J'allais moi-même présenter la quittance tous les trimestres.

PONT-GAUDIN.

Si vous n'y alliez que tous les trimestres, je comprends que vous ayez mis dix-huit mois.

VICTOR.

Oh ! J'y allais tout le temps ! Tantôt je venais offrir des réparations, tantôt une diminution de loyer. La tante m'adorait... les jours de diminution. Elle avait un premier, au-dessus de l'entresol, trois chambres,

salle à manger, salon, eau, gaz, etc... avenue Friedland. Ça vaut six mille francs comme un sou : le dernier terme a été de deux cent cinquante francs.

PONT-GAUDIN.

On voit que vous étiez amoureux.

VICTOR.

Maintenant que je suis marié, je vais l'augmenter... et ferme ! Ajoutez que je jouais au piquet avec la vieille dame et que je perdais toujours volontairement. Je faisais son jeu, elle faisait le mien. Elle parlait de moi à Jeanne en des termes...

PONT-GAUDIN.

Qui augmentaient à mesure que les vôtres diminuaient.

VICTOR.

J'apportais des fleurs, des bonbons, des romances, des anecdotes... La veille, je cherchais des mots spirituels pour le lendemain.

PONT-GAUDIN.

Vous vous fatiguiez !

VICTOR.

Inutilement ; rien ne pouvait décider Jeanne. Rien ! Elle aimait toujours le n° 1.

PONT-GAUDIN.

Comment avez-vous fait pour la décider ?

VICTOR.

L'amour rend ingénieux, et je me suis avisé d'un petit stratagème.

PONT-GAUDIN.

Ah ! ah ! malin !

VICTOR.

Je parlais très souvent à Jeanne de son premier mari.

PONT-GAUDIN.

Vous mettiez de l'huile sur le feu !

VICTOR.

Non, mon ami, j'en mettais dans ma lampe.

PONT-GAUDIN.

Comment cela?

VICTOR.

J'inventais un tas d'histoires sur le compte de son mari. Je le montrais passant ses nuits au cercle et dans les cabinets particuliers, se ruinant pour les petites dames. Enfin, je fis mettre dans le *Gil Blas* que M. de F. venait d'acheter trente-cinq mille francs de lingerie à Clara Belœil !... Après avoir lu cet écho... cet écho infidèle... Jeanne me dit : Nous nous marierons irrévocablement dans quinze jours. Clara Belœil ne se doute pas qu'elle a fait un heureux.

PONT-GAUDIN.

Elle en a fait tant d'autres !

VICTOR.

Je m'étais dit : J'aurai Jeanne et je l'ai eue. (A part.) Ou plutôt je vais l'avoir !

SCÈNE V

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, entrant.

Eh bien, mon ami?

VICTOR, bas à Pont-Gaudin.

Ma femme!

PONT-GAUDIN, bas.

Présentez-moi.

VICTOR, hésitant.

Vous croyez? (Le présentant.) Ma chère Jeanne, permettez-moi de vous présenter M. Pont-Gaudin?

PONT-GAUDIN.

Madame...

JEANNE.

Monsieur...

PONT-GAUDIN.

Je suis un ami de votre mari, madame.

JEANNE.

Ah! vous l'avez connu?

VICTOR, à part.

Toujours l'autre!

PONT-GAUDIN.

Non, madame... Je parle de Gatinard, de cet excellent Gatinard, qui mérite tant d'être heureux et qui le sera, si j'en juge par votre beauté, votre distinction et vos charmes.

JEANNE.

On voit, monsieur, que vous me connaissez à peine.

VICTOR.

Pont-Gaudin est sincère, il ne dit rien qu'il ne pense... il n'est pas du midi.

JEANNE.

Mais il s'y trouve. — Vous êtes marié, monsieur?

PONT-GAUDIN.

C'est fini, madame!

JEANNE.

Vous êtes veuf?

PONT-GAUDIN.

Légalement. Ma femme se porte bien. (A part.) Et moi je n'en porte plus !

JEANNE, avec interêt.

Vous avez divorcé ?

PONT-GAUDIN.

Heureusement, oui, madame.

JEANNE.

Vous étiez donc malheureux ?

PONT-GAUDIN.

En plein !... Ah ! le divorce... des drames ou des vaudevilles... quelquefois les deux en même temps ! Le mien, c'est un vaudeville, n'est-ce pas, Gatinard?

VICTOR, gaieté feinte.

Parfaitement, cher ami.

JEANNE.

Vous n'avez pas aimé votre femme, alors?

PONT-GAUDIN.

Si ! au début ! C'est même pour cela que je l'ai épousée. Elle n'avait pas de dot. Elle était la fille d'un simple chef de bureau, et ils n'avaient pour vivre que les appointements du père... Je dis à Maria : Mademoiselle, je ne suis plus un jeune homme, j'ai cinquante-trois ans... sonnés.

VICTOR.

Et elle a sonné!

PONT-GAUDIN.

Et j'ai eu la sottise d'ouvrir. Je me suis conduit admirablement avec elle. Je ne lui refusais rien, mais rien, madame. J'ai été heureux six mois, mettons sept. Je regrettais amèrement de l'avoir épou-ée, lorsque le ciel vint à mon aide.

VICTOR, à part.

Il appelle ça le ciel, lui!

PONT-GAUDIN.

J'eus la veine, — excusez, madame, la familiarité du terme, — j'eus la veine d'être trompé.

JEANNE.

C'est triste.

PONT-GAUDIN.

Je ne trouve pas.

JEANNE.

Mais votre amour !

PONT-GAUDIN.

Quel amour ?

JEANNE.

Vous disiez vous-même que vous aviez aimé votre femme?

PONT-GAUDIN.

Madame, chez les Pont-Gaudin, l'amour ne survit pas...

VICTOR.

A la veine...

PONT-GAUDIN.

On a pu lire dans les journaux que j'avais eu tous les torts.

JEANNE.

Ah!

PONT-GAUDIN.

Gatinard peut en témoigner.

VICTOR, à part.

Est-il bête de parler de ça !

PONT-GAUDIN.

La vérité est que madame Pont-Gaudin a oublié ses devoirs !

VICTOR.

Elle avait si peu de mémoire !

JEANNE, à Victor.

Vous avez connu madame Pont-Gaudin ?

VICTOR.

Vaguement... une fois ou deux... dans le monde.

PONT-GAUDIN.

Je considère Gatinard comme mon meilleur ami, dans l'ordre des services rendus.

JEANNE.

Comment se fait-il qu'il ne m'ait jamais parlé de vous ?

PONT-GAUDIN.

Par modestie sans doute. Il ne doit pas aimer à se vanter?

JEANNE.

Et peut-on savoir le service immense que vous a rendu M. Gatinard?

VICTOR.

Pas de bêtises !...

PONT-GAUDIN, à part.

Tiens, j'ai peut-être eu tort de dire ça, moi !

JEANNE.

C'est un mystère?

PONT-GAUDIN.

Non, madame.

JEANNE.

Alors?

PONT-GAUDIN.

J'aime autant qu'il vous le dise lui-même.

JEANNE.

Il me sera plus agréable d'entendre faire son éloge par vous.

PONT-GAUDIN, à part.

Bon! Je suis pris!

JEANNE.

De quelle nature est ce service?

PONT-GAUDIN.

De la nature des services exceptionnels.

JEANNE.

Vous avez la discrétion du *Journal Officiel.* Service d'argent?

PONT-GAUDIN.

Mieux que cela!

JEANNE.

Il vous a sauvé la vie?

PONT-GAUDIN.

Mon Dieu, oui! il a sauvé ma vie, (A part.) tout en compromettant ma tête!

JEANNE.

Dans quelles circonstances ce sauvetage s'est-il accompli?

PONT-GAUDIN, cherchant à gagner du temps.

Vous me demandez dans quelles circonstances?

JEANNE.

Oui.

VICTOR, à part.

Qu'est-ce qu'il va dire?

PONT-GAUDIN.

Mon Dieu! madame, c'est bien simple. J'étais sorti en voiture... dans l'avenue des Champs-Elysées, ma jument, une jument superbe, prend le mors aux dents...

JEANNE.

Ah! mon Dieu!

PONT-GAUDIN.

Ne vous effrayez pas, madame, puisque je suis là... Gatinard, qui se promenait en fumant un cigare, n'écoute que son courage, se précipite à la tête (S'oubliant.) de ma femme... de ma fam... euse jument, s'accroche à elle, l'arrête. J'étais sauvé!

JEANNE.

Ah! C'est très beau, ça!... (A Victor.) C'est bien, mon ami.

Elle va à lui et lui prend la main.

PONT-GAUDIN, à part.

Je lui fais de la réclame dans son ménage!

JEANNE, à Pont-Gaudin.

Naturellement, vous vous êtes débarrassé de cette vilaine bête?

PONT-GAUDIN.

Oui, madame, je l'ai cédée.

JEANNE.

Vous auriez dû faire donner une médaille à M. Gatinard?

PONT-GAUDIN.

C'eût été peut-être excessif!...

JEANNE.

Je ne trouve pas... Pourquoi hésitiez-vous à me

raconter cela? Vous me révélez deux qualités de M Gatinard, le courage et la modestie.

PONT-GAUDIN.

Madame, excusez-moi si je vous laisse, mais je suis arrivé il y a une demi-heure et je n'ai pas encore pris possession de ma chambre.

JEANNE.

J'espère, monsieur, que nous aurons le plaisir de vous revoir.

PONT-GAUDIN.

Le plaisir sera pour moi. (Il salue.) Madame! (A Victor.) Cher ami!

VICTOR, bas à Pont-Gaudin.

Merci, cher ami, je vous revaudrai ça.

PONT-GAUDIN.

Je ne me remarierai pas, vous savez... Je serai toujours votre obligé, Gatinard, toujours!

Il sort.

SCÈNE VI

VICTOR, JEANNE.

JEANNE.

Quel excellent homme!

VICTOR.

Vous m'avez fait de la peine tout à l'heure, ma chère Jeanne... M. Pont-Gaudin vous parle de votre mari, et tout de suite votre pensée se porte sur l'ancien.

JEANNE.

Excusez-moi, mon ami.

VICTOR.

Comme c'est agréable pour le nouveau!

JEANNE.

Vous me rendrez cette justice, mon cher Victor, que je vous ai loyalement prévenu... Vous savez que j'ai beaucoup aimé M. de Faverolles.

VICTOR.

Mais voilà deux ans que vous avez divorcé, deux ans que vous ne l'avez plus revu et que vous n'en avez eu de nouvelles que par moi.

JEANNE.

Vous vous trompez!

VICTOR.

Plaît-il?

JEANNE.

M. de Faverolles m'a écrit plusieurs fois.

VICTOR, stupéfait.

Vous dites?

JEANNE.

La vérité... M. de Faverolles, trois mois après notre divorce, m'a écrit pour m'exprimer son repentir.

VICTOR.

Ah! le bon billet!

JEANNE.

Je n'ai pas répondu. J'ai reçu trois, quatre, cinq autres lettres me demandant des entrevues.

VICTOR, inquiet.

Ah!

JEANNE.

Ces lettres sont restées sans réponse, parce que je savais par vous que M. de Faverolles continuait à mener une vie dissipée.

VICTOR.

A vous entendre, on croirait que vous ne m'avez épousé que par vengeance !

JEANNE.

Quelle vengeance ?

VICTOR.

Pour vous venger de l'autre, pour lui dire : Ah ! tu croyais que je ne t'oublierais jamais, eh bien ! attrape ! Je me remarie, j'épouse Gatinard !

JEANNE.

Voilà que vous me dites des choses désagréables ! Et nous ne sommes mariés que depuis hier ! Tout autre était votre langage avant la cérémonie !

VICTOR, de très mauvaise humeur.

J'espérais, qu'après la cérémonie le rideau de fer tomberait définitivement sur votre premier mariage.

JEANNE.

Il ne fallait pas m'épouser !

VICTOR.

Les femmes divorcées doivent se remarier, surtout celles qui n'ont rien à se reprocher, comme vous. Je vous ai épousée, d'abord parce que je vous aimais, ensuite parce que je voulais faire cesser pour vous cette position équivoque de femme divorcée.

JEANNE.

Equivoque ? Pas plus que celle de veuve.

VICTOR.

Vous croyez ? Un homme qui divorce, qu'il ait eu tort ou raison, ça va tout seul. C'est un soldat rendu à l'armée active des célibataires. Mais une femme, une femme comme vous, contrainte au divorce par les infidélités permanentes de son mari, qu'est-ce qu'elle devient ?

JEANNE.

Elle devient malheureuse.

VICTOR.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Considérez sa position au point de vue social ! Avant de vous marier, vous vous appeliez mademoiselle Vernange ; en vous mariant vous devenez madame de Faverolles. Bien. Après votre divorce, vous revoilà Vernange, plus mademoiselle, madame ! Vous allez dans un salon, aux eaux, n'importe où... On vous nomme : — Madame Vernange !... — Que fait son mari !... — M. Vernange ?... Il n'y en a pas !... — Elle est veuve ? — Non, divorcée !... Ah !... Entendez-vous ce ah !... — Sentez-vous tout ce qu'il y a d'ironie, de malice, de méchanceté, de sous-entendus dans ce ah !... Pour les veuves, c'est bien plus simple : — Madame une telle, elle est veuve. — Ah !... Si elle est triste, on la plaint ; si elle est gaie, on se dit : Son mari devait la rendre bien malheureuse !

JEANNE.

D'où vous concluez ?

VICTOR.

D'où je conclus que, grâce à moi, vous n'êtes plus madame Vernange, sans M. Vernange... Vous êtes madame Gatinard, avec M. Gatinard.

JEANNE.

Je le vois bien.

VICTOR

Rendez donc heureux cet excellent Gatinard et ne pensez plus jamais à cet abominable Faverolles.

JEANNE.

Je tâcherai ! mais peut-être valait-il mieux attendre pour m'épouser que je l'aie oublié tout à fait !

VICTOR.

Faut-il tout vous dire? C'est l'amour que vous aviez gardé pour M. de Faverolles qui m'a déterminé!

JEANNE.

Singulière idée!

VICTOR.

Oui, en voyant combien vous aviez aimé cet homme-là, combien vous le regrettiez, lui qui vous a tant fait souffrir, je me disais : si elle a aimé autant un homme qui l'a rendue malheureuse... (Avec fatuité.) ah! que réserve-t-elle à celui qui fera son bonheur!...

JEANNE.

Vous pouvez compter sur mon affection et sur mon dévouement.

VICTOR.

Nous en ferons de l'amour, ma chère Jeanne... (Au public.) Moi, on ne m'aime qu'après!... (Venant à elle.) Vous verrez comme nous serons heureux.

JEANNE.

Ma tante habitera avec nous, n'est-ce pas?

VICTOR.

Non! Une tante est une belle-mère déguisée

JEANNE.

Mais vous l'adoriez, ma tante!

VICTOR.

Je l'adorerai toujours (A part.) les jours de terme. (Haut.) Il va être bientôt l'heure du dîner. Voulez-vous que nous nous fassions servir chez nous?

JEANNE.

Comme il vous plaira.

VICTOR.

Je vais donner des ordres. A bientôt, ma chère Jeanne!

JEANNE.

A bientôt, mon ami.

VICTOR, à part, avant de sortir.

Je crois que je serai très heureux!

SCÈNE VII

JEANNE, seule, puis MARIA.

Jeanne seule va au piano, l'ouvre et commence une melodie. — Maria entre. — En s'apercevant que quelqu'un est là, Jeanne cesse de jouer.

MARIA.

Vous jouez à ravir, madame, et je serais désolée que ma présence vous empêchât de continuer.

JEANNE.

Vous êtes trop aimable, madame. Je vous remercie du compliment.

MARIA.

Il est sincère! Je ne dis pas toujours ce que je pense, je me ferais trop d'ennemis, mais je pense toujours ce que je dis.

JEANNE.

C'est un bon système.

MARIA.

Vous êtes à Nice depuis plusieurs jours, madame?

JEANNE, se tenant sur la réserve.

Non, madame. (Saluant.) Madame!

MARIA, lui rendant son salut.

Madame...

SCÈNE VIII

MARIA, PONT-GAUDIN, VICTOR, puis AUGUSTE.

MARIA, seule.

Un peu froide, cette dame ! Elle doit être très honnête.

Elle se met au piano et joue un air très gai.

PONT-GAUDIN, à part, entrant.

Tiens, je connais cet air-là. Ma femme !... ma femme ici... Ah !

Il sonne, Maria continue à jouer, mais pas assez fort pour couvrir les voix.

AUGUSTE.

Monsieur a sonné?

PONT-GAUDIN.

Ma note, s'il vous plaît !

AUGUSTE.

Monsieur part ?

PONT-GAUDIN.

Dépêchez-vous.

AUGUSTE.

Bien, monsieur.

Il sort.

PONT-GAUDIN.

Au fait ! pourquoi m'en irais-je ? Est-ce que la ci-devant madame Pont-Gaudin n'est pas une inconnue

pour moi! Que dis-je, une inconnue! Moins encore. Avec une inconnue on peut faire connaissance... tandis qu'avec elle... je parle pour moi, tout au moins.

(Il chante l'air qu'elle joue.

MARIA, l'entendant.

Tiens! J'accompagne quelqu'un! (Elle se retourne, avec surprise et gaieté.) M. Pont-Gaudin! (Allant à lui gaiement.) Ça va bien, mon ami?

PONT-GAUDIN.

Très bien, je vous remercie. Je me porte très bien surtout depuis que vous ne me le demandez plus... légitimement.

MARIA.

Vous avez une mine superbe? Et moi comment me trouvez-vous?

PONT-GAUDIN.

Mon Dieu! Je vous trouve... sans vous chercher.

MARIA.

Pourquoi cette amertume, Frédéric?

PONT-GAUDIN.

Ne m'appelez pas Frédéric, vous avez divorcé avec Frédéric.

MARIA.

Comment voulez-vous que je vous appelle... Arthur?

PONT-GAUDIN.

Appelez-moi M. Pont-Gaudin.

MARIA.

Eh bien, M. Pont-Gaudin, là... vous voyez qu'on obéit.

PONT-GAUDIN, maussade.

Ah! Il est bien temps!

MARIA.

Qu'est-ce que vous faites ici ?

PONT-GAUDIN.

Je me le demande, depuis cinq minutes.

MARIA.

Est-il drôle!.. et... avant ces cinq minutes, qu'y faisiez-vous ?

PONT-GAUDIN.

J'étais venu pour m'amuser; je regrette que votre présence apporte une légère modification à mon programme.

MARIA.

Pourquoi n'êtes-vous pas aimable ? Vous n'êtes donc pas heureux ?

PONT-GAUDIN.

Moi, je nage dans la joie... mais pas quand vous entrez dans ma piscine !

MARIA.

Vous avez encore peur de moi ?

PONT-GAUDIN.

Plus maintenant !... Vous êtes seule, ici ?

MARIA.

Oh ! non !

PONT-GAUDIN.

Naturellement !... Avec qui ?

MARIA.

Avec votre successeur !

PONT-GAUDIN.

Comment l'entendez-vous ?

MARIA.

En ligne directe !

PONT-GAUDIN.

A la bonne heure, je désire pour lui que vous ne lui procuriez pas un petit embranchement comme à moi.

MARIA.

Oui, oui, Gatinard ? (Avec une moue.) Vingt minutes d'arrêt.

PONT-GAUDIN.

Buffet !

MARIA.

Mauvais buffet !

PONT-GAUDIN.

Tant pis pour vous ! Il ne fallait pas descendre du train... Et comment vous appelez-vous maintenant ?

MARIA.

Madame de Faverolles !

PONT-GAUDIN.

De Faverolles ! Peste ! un noble ! Ruiné, incontestablement ?

MARIA.

Aussi riche que vous !

PONT-GAUDIN.

Sourd ? aveugle ?

MARIA.

Non !

PONT-GAUDIN, soulignant.

Si !... aveugle !

MARIA, à part.

Est-il amusant !

PONT-GAUDIN.

Soixante-dix ans, alors, mon successeur... légitime?

MARIA.

Trente-sept ans.

PONT-GAUDIN.

Maria, vous vous moquez de moi; vous oubliez que nous ne sommes plus mariés.

MARIA, du ton qu'il avait tout à l'heure.

Ne m'appelez pas, Maria, vous avez divorcé avec Maria.

PONT-GAUDIN.

C'est qu'on est embarrassé pour vous appeler... Vous avez eu votre nom de jeune fille... il est loin, celui-là... puis le mien...

MARIA, même jeu.

Il est loin celui-là !

PONT-GAUDIN.

Puis, après le divorce, courte reprise de votre premier nom. Maintenant, vous êtes madame de Fra... de Fa...

MARIA.

De Faverolles.

PONT-GAUDIN.

Madame de Faverolles. (A part.) C'est étonnant de voir autant de noms à une femme qui a dit autant de oui !

MARIA.

Et vous n'avez pas eu l'envie de vous remarier ?

PONT-GAUDIN.

Non, madame, je ne fais jamais la même sottise deux fois.

MARIA.

Ce ne serait pas... la même !

PONT-GAUDIN.

Vous avez raison, c'en serait une autre!... Êtes-vous ici avec votre mari au moins?

MARIA.

M. de Faverolles ne me quitte pas.

PONT-GAUDIN.

C'est de la prudence de sa part.

MARIA.

Pourquoi me dites-vous des impertinences?

PONT-GAUDIN.

Je vous en dis... pour mon argent... Mon notaire vous compte 6250 francs par trimestre.

MARIA.

Vos moyens vous permettent de les donner.

PONT-GAUDIN.

Comme vos moyens vous permettent de les dépenser.

MARIA.

Je les accepte plutôt comme souvenir, car M. de Faverolles ne me refuse rien.

PONT-GAUDIN.

Comme moi, alors...

MARIA.

Avec dix-huit ans de moins, mon ami.

PONT-GAUDIN.

V'lan!

MARIA.

Ah! dame! Chacun son tour!... Je vous laisse, Paul serait inquiet. (Elle lui tend la main.) Bonjour... Vous ne prenez pas ma main?

PONT-GAUDIN.

Oh! à présent, c'est sans danger.

Victor entre. Maria, qui va sortir, se trouve nez à nez avec lui.

MARIA, à part.

Gatinard ici ! Ah ! Ah ! C'est amusant !

Elle sort à gauche.

VICTOR.

Maria ! Maria ici ! (Il sonne.) Garçon ! (A Auguste à la porte.) Ma note !

AUGUSTE, sort.

Ah ça ! mais ils s'en vont tous !

SCÈNE IX

PONT-GAUDIN, VICTOR, puis AUGUSTE, puis MARIA et PAUL.

VICTOR, allant à Pont-Gaudin, bas et troublé.

Pourquoi ne m'avoir pas prévenu que ma... que notre... que votre...

PONT-GAUDIN.

Comme vous voudrez, allez !

VICTOR.

Oui, enfin qu'elle était ici ?

PONT-GAUDIN.

Je viens de l'apprendre à l'instant même, en la voyant.

VICTOR.

C'est ennuyeux.

PONT-GAUDIN.

Pas pour vous, pas pour moi... Elle s'est remariée !. .

VICTOR.

Pas possible !

PONT-GAUDIN.

C'est certain !

VICTOR.

Puisqu'elle s'est remariée, je n'ai pas besoin de partir.

PONT-GAUDIN.

Dame, moi je reste.

AUGUSTE, à Pont-Gaudin.

Voici votre note, monsieur !

PONT-GAUDIN.

Merci, je reste !

AUGUSTE, à Victor.

Celle du 146.

VICTOR.

Je ne pars pas. (Distrait, à Auguste.) Elle est mariée !...

AUGUSTE, à part.

Ah ! Ils sont tous toqués.

Il sort.

VICTOR.

Et quel est l'imbécile ?...

Paul entre du pan coupé de gauche, donnant le bras à Maria, pour aller dans la salle à manger.

PONT-GAUDIN, bas, il se découvre.

Le voici !... Dites donc, Gatinard ! honneur au courage malheureux !

Victor salue avec lui.

PAUL.

Vous connaissez ces messieurs ?

MARIA.

Moi ! Pas du tout !

Victor et Pont-Gaudin rient entre eux.

PONT-GAUDIN.

Elle est forte ! (Maria et Paul sortent par le fond.) — Voilà le second mari !

VICTOR.

Le second... au-dessus de l'entresol !...

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Même décor. — Après le dîner. — Une heure après l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

PONT-GAUDIN, seul.

J'ai très bien dîné... en face de ma femme et de son second mari. Elle a l'air de le rendre très heureux. C'est lui qui a le bon grain et c'est moi qui ai eu l'ivraie. Ça devrait être le contraire! Qu'on aille médire du divorce après cela!... A et B sont mariés, mais désunis, quoique unis. Vient le divorce, A et B se disjoignent : A, très malin, reste garçon et devient heureux ; B épouse C ; ils s'adorent. Total, trois bonheurs. Sans le divorce nous avons deux infortunés ; avec le divorce, nous avons trois heureux, moi surtout.

Il allume un cigare.

SCÈNE II

PONT-GAUDIN, PAUL, puis VICTOR.

PAUL, entre, une cigarette non allumée aux lèvres ; à Pont-Gaudin.

Pardon, monsieur, voulez-vous être assez aimable pour me donner du feu ?

Mouvement de Pont-Gaudin.

PONT-GAUDIN.

Voilà, monsieur ! (A part.) Je ne peux pas lui en donner sans un sourire rétrospectif.

PAUL, à Pont-Gaudin.

A qui ai-je l'honneur de parler ?

PONT-GAUDIN, souriant, après une légère hésitation.

Frédéric Pont-Gaudin.

PAUL, confus.

Je vous demande pardon, monsieur.

PONT-GAUDIN.

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

PAUL, à part.

Si j'osais ?... Pourquoi pas ? (Haut.) Monsieur, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

PONT-GAUDIN.

Je permets qu'on m'adresse toutes les questions, mais je ne promets pas toutes les réponses.

PAUL.

Il y a quelques heures, vous avez trouvé sur cette table des journaux m'appartenant.

PONT-GAUDIN.

Oui, monsieur.

PAUL.

Ces journaux contenaient le jugement de votre procès en divorce.

PONT-GAUDIN.

Oui, monsieur.

PAUL.

Pouvez-vous me donner votre parole d'honneur que les faits qui vous sont reprochés sont exacts?

PONT-GAUDIN, embarrassée.

En vérité, monsieur, cette question de vous à moi... (Changeant de ton.) Monsieur, recevez mes salutations distinguées.

Fausse sortie.

PAUL.

Je vous remercie, monsieur, d'avoir bien voulu me répondre.

PONT-GAUDIN.

Comment! vous répondre? Je n'ai pas dit un mot.

PAUL.

Et c'est la meilleure des réponses! Si madame Pont-Gaudin avait vraiment obtenu le divorce pour injures graves de votre part, quelle raison auriez-vous de ne pas confirmer cette vérité par un serment?

PONT-GAUDIN, à part.

Il est très fort! (Haut.) Monsieur, je réponds ce que je veux. Je jure quand il me plaît et je ne reconnais à personne... à vous moins qu'à tout autre... le droit de m'interroger sur quoi que ce soit. Je ne suis pas une agence de renseignements.

VICTOR, entrant et les voyant.

Tiens, les deux légitimes? Qu'est-ce qu'ils peuvent se dire?

AUGUSTE, entrant.

Madame de Faverolles fait demander monsieur.

Il sort.

PAUL.

Très bien! J'y vais. (saluant.) Monsieur!

PONT-GAUDIN.

Monsieur!

Paul sort.

SCÈNE III

PONT-GAUDIN, VICTOR, puis AUGUSTE.

VICTOR, interloqué, à Pont-Gaudin.

Madame de Faverolles?

PONT-GAUDIN.

Eh bien, oui, ma femme!

VICTOR.

Comment! votre femme?

PONT-GAUDIN.

Madame Pont-Gaudin a épousé en secondes noces M. de Faverolles.

VICTOR, stupéfait.

Ce monsieur-là est M. de Faverolles?

PONT-GAUDIN.

Oui!

VICTOR.

Ah! mon Dieu!

Il défaille.

PONT-GAUDIN.

Qu'avez-vous?

VICTOR.

Mais c'est le premier mari de Jeanne!

PONT-GAUDIN.

Jeanne? Je ne connais pas de Jeanne!

VICTOR.

Ma femme!

PONT-GAUDIN.

Vous avez épousé madame de Faverolles?

VICTOR.

Oui.

PONT-GAUDIN.

Tiens! comme ça se trouve! Ce Faverolles est le premier mari de votre femme et le second de la mienne. C'est moi qui suis privilégié. Dans une cérémonie publique, je passerais avant lui et vous après!

VICTOR.

Ne plaisantez pas! (Il sonne.) Garçon!

PONT-GAUDIN.

Ah! il a épousé madame Pont-Gaudin! Que Dieu le protège!

VICTOR.

Ça ne lui suffit pas d'avoir fait le malheur d'une femme, il lui faut une seconde victime!

PONT-GAUDIN.

La seconde est de taille à prendre l'offensive, j'en réponds!

AUGUSTE, entrant.

Ces messieurs ont sonné?

VICTOR.

Garçon, ma note!

AUGUSTE.

Non, monsieur, non!

VICTOR.

Comment, non?

AUGUSTE, à part.

On ne me la fait pas deux fois!

VICTOR.

Je vous demande l'addition, est-ce clair?

AUGUSTE.

Est-ce sérieux au moins, cette fois?

PONT-GAUDIN, à Auguste.

Allez donc demander la note, quand on vous le dit. Vous ne voyez donc pas qu'il se passe un drame ici?

AUGUSTE, avant de sortir.

Ce sont deux mystificateurs.

Il sort.

PONT-GAUDIN.

Vous allez changer d'hôtel?

VICTOR.

Immédiatement!

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, venant de sa chambre.

Victor, voulez-vous venir faire un tour de promenade?

VICTOR.

Ah! chère amie! Il faut quitter cet hôtel.

JEANNE.

Pourquoi?

VICTOR, troublé.

Les prix sont trop chers!

JEANNE.

Vous êtes avare?

VICTOR.

Non! je dis une bêtise, ce n'est pas pour cela.

JEANNE.

Mais pourquoi?

VICTOR.

Ne me le demandez pas.

JEANNE.

Ce n'est peut-être pas le moyen de le savoir.

PONT-GAUDIN.

M. de Faverolles est ici, madame!

Mouvement de Jeanne.

JEANNE.

Ah!

VICTOR.

Voilà!

JEANNE.

Oui, vous avez raison, il faut partir.

VICTOR.

A la bonne heure!

JEANNE.

Et cependant, non!

VICTOR.

Pourquoi non?

JEANNE.

Est-ce moi qui dois me retirer devant M. de Faverolles? Si M. de Faverolles est un homme de tact, c'est lui qui partira quand ma présence lui sera connue.

PONT-GAUDIN.

En effet! Ce n'est pas à madame à s'en aller; ce n'est pas à la victime à fuir devant le coupable!

VICTOR, bas, à Pont-Gaudin.

Dites donc comme moi, vous!

PONT-GAUDIN, bas.

C'est juste! je suis votre obligé! (Haut, à Jeanne.) Gatinard a raison, madame, le plus sage est de partir!

VICTOR.

Là! Vous voyez!

JEANNE, à Victor.

Je vous répète que M. de Faverolles est un homme du monde à qui l'on ne saurait reprocher de manquer de savoir-vivre.

VICTOR.

Ah! oui, il a su vivre... beaucoup trop même!

JEANNE.

Ah! je vous en prie!

VICTOR, à Pont-Gaudin.

Vous voyez! elle ne veut pas qu'on en dise du mal!... (A Jeanne.) Je vous en supplie, Jeanne, allons préparer nos bagages.

JEANNE.

Ne vaudrait-il pas mieux que M. Pont-Gaudin nous rendît le service de prévenir M. de Faverolles de notre présence!

PONT-GAUDIN.

Moi? madame... Impossible... Tout à fait impossible!

VICTOR.

Etes-vous décidée, ma chère Jeanne?

JEANNE.

Oui; à rester... Si nous rencontrons M. de Faverolles, vous me verrez passer devant lui comme si je le voyais pour la première fois de ma vie!

VICTOR.

J'aime autant ne pas le voir. Plions bagages.

JEANNE.

Non, mon ami, non, je reste, je veux vous prouver...

VICTOR.

Mais je n'y tiens pas.

JEANNE.

Alors, je veux me prouver à moi-même que le souvenir de madame de Faverolles a disparu à tout jamais.

VICTOR.

Je vous crois, j'en suis sûr, et je vais payer ma note.

JEANNE.

Victor, je vous en prie.

VICTOR.

Il faut nous en aller.

JEANNE.

Non, mille fois non !

VICTOR.

Jeanne ! Déjà des caprices !

JEANNE.

Victor ! dejà de l'autorité !

VICTOR, à Pont-Gaudin.

Je vous en supplie, cher ami, décidez-la ; moi je n'ai plus d'espoir qu'en vous, je vais m'occuper des bagages !

SCÈNE V

PONT-GAUDIN, JEANNE, MARIA, puis PAUL.

PONT-GAUDIN, à part.

Décidez-la ! Décidez-la ! Ce ne sont pas mes affaires.

JEANNE.

Pourquoi fuirais-je devant M. de Faverolles? Vous avez dit le mot, monsieur. Ce n'est pas à la victime à fuir devant le coupable.

PONT-GAUDIN.

C'est vrai, mais je l'ai retiré.

MARIA, entrant et voyant Pont-Gaudin causant avec Jeanne, à part.

Tiens, Pont-Gaudin qui cause avec la femme honnête ! (A Jeanne.) Votre santé est bonne, madame ?

PONT-GAUDIN, à part.

Comment ! Elles se connaissent !

MARIA.

Eh bien, vous ne me dites pas bonjour, monsieur Pont-Gaudin?

PONT-GAUDIN, empressé.

Comment donc, madame, je n'osais pas!

MARIA, bas, à Pont-Gaudin.

Présentez-nous, voulez-vous ?

PONT-GAUDIN, bas.

N'insistez pas.

MARIA.

Pourquoi?

PONT-GAUDIN, présentant Jeanne.

Madame Victor Gatinard.

MARIA.

Ah ! bah !

PONT-GAUDIN, présentant Maria.

Madame de Faverolles.

JEANNE, très troublée.

Quel Faverolles ?

MARIA, gracieuse.

Paul, madame. (Jeanne s'évanouit. — Stupéfaite.) Qu'a donc cette dame, Pont-Gaudin ?

Elle fait respirer à Jeanne son flacon de sels.

PONT-GAUDIN, tout en secourant Jeanne.

Comment, vous ne saviez pas ?

MARIA.

Non ! Quoi ?

PONT-GAUDIN.

C'est la première femme de Faverolles.

MARIA.

Ah bah ! Prenez donc les sels ! (Elle lui passe les sels. — Paul entre. — Allant à lui.) Vous arrivez à propos, mon cher, aidez donc mon premier mari à porter secours à votre première femme.

Elle sort, Jeanne est revenue à elle.

PAUL.

Jeanne ! Jeanne ici ! (A Pont-Gaudin.) Que se passe-t-il, monsieur ?

PONT-GAUDIN.

C'est bien simple, monsieur... Quand ma... quand votre... bref, quand ma femme, qui est la vôtre, a dit à votre première femme, qu'elle était devenue votre seconde femme, votre première femme s'est

évanouie. (A part.) Ouf ! (Haut.) Vous voyez comme c'est simple. (A part, avant de sortir.) Je vais chercher Gatinard !

SCÈNE VI

PAUL, JEANNE.

Restés seuls, Paul et Jeanne se regardent un instant.

PAUL.

Jeanne !

JEANNE.

A qui parlez-vous, monsieur ?

PAUL, avec émotion et sincérité.

Pardon !...

JEANNE, à part.

Il ne sait pas que je suis remariée !

Fausse sortie.

PAUL.

Je vous en supplie, écoutez-moi ! Madame Pont-Gaudin n'est pas ma femme.

JEANNE.

Allons, ne mentez pas. A quoi bon, maintenant ?

PAUL.

Je vous le jure...

JEANNE.

Vous avez donc laissé tomber votre nom pour qu'elle l'ait ramassé ?

PAUL.

Si j'avais pu prévoir votre présence dans cet hôtel, je vous aurais épargné ce contact et ce froissement !

JEANNE, à part, avec joie.

Il ne la défend pas.

PAUL.

Je vous remercie de me donner cette leçon de convenances... Vous avez raison, Jeanne, il suffit que mon nom ait été porté par vous pour qu'aucune autre femme n'ait le droit de le prendre sans le diminuer.

JEANNE.

Croyez bien que je ne me sens nullement atteinte, et que je visais votre dignité et non la mienne... Votre nom vous appartient, il ne m'appartient plus.

PAUL.

Par ma faute!

JEANNE.

Epargnez-moi, je vous prie, les témoignages d'un repentir inutile et suspect.

PAUL.

Je mérite tous vos reproches et je vous ai fait assez de mal pour les entendre sans me plaindre.

JEANNE.

Je n'ai que faire de votre commisération tardive et votre pitié est presque une insulte pour moi. Nous ne sommes plus que deux étrangers l'un à l'autre; je regrette que vous l'ayez oublié et que vous me forciez à vous le rappeler !

PAUL.

Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis notre séparation, vous ne me parleriez pas avec cette dureté! Lorsque je vous écrivais et que j'attendais fiévreusement votre réponse, une réponse qui ne venait jamais... Ah ! vous avez été bien vengée!

JEANNE.

Et chacune de ces vengeances porte un nom de femme!...

PAUL.

Que voulez-vous dire?

JEANNE.

Vous avez souffert dans les boudoirs de ces demoiselles et vous vous êtes repenti en gaspillant votre fortune dans les cercles et dans les alcôves... et aujourd'hui vous vous repentez encore avec madame Pont-Gaudin... à laquelle vous donnez votre nom... et que vous trompez sans doute avec d'autres dames auxquelles vous ne donnez que votre prénom.

PAUL.

Je vous jure que je ne comprends pas.

JEANNE.

Ne me forcez pas à préciser davantage et à vous désigner plus clairement les nombreuses personnes qui vous ont aidé dans votre joyeux repentir. Vous avez eu des regrets au champagne et des remords en musique... avec notes chez la lingère et chez le bijoutier.

PAUL.

Je ne sais qui a pu vous raconter de semblables histoires?...

JEANNE.

Mais elles sont de notoriété publique ; il y en a eu dans les journaux.

PAUL.

Avec mon nom ?

JEANNE.

Vos initiales, tout au moins ! trente-cinq mille francs de lingerie à une seule demoiselle Clara !... Peste !... il y aurait de quoi faire le trousseau d'une douzaine d'honnêtes filles... et ce n'est pas à une femme légitime qu'on ouvrirait un tel crédit !

PAUL.

Dans quel journal et à quelle date avez-vous lu cela ?

JEANNE.

Le journal? Le *Gil Blas*; la date, en mai 87, je crois.

PAUL.

J'étais en Afrique.

JEANNE.

Cela n'empêche pas.

PAUL.

Je vous jure que c'est faux !

JEANNE, à part.

Ah ! (Haut.) Faux ou non, qu'importe !... Je ne sais en vérité pourquoi je m'attarde à vous donner la réplique.

PAUL.

Je vous en prie, Jeanne. Je sens, je suis sûr que je ne vous suis pas indifférent. Votre trouble tout à l'heure, quand vous m'avez vu, vos reproches... votre froideur, qui n'est qu'un masque... tout me prouve que le souvenir du passé n'a pas complètement disparu en vous !

JEANNE.

Je ne retiens du passé que vos torts envers moi.

PAUL.

Voilà donc ce qui reste de ces serments d'amour éternel !... Voilà ce qui reste de cette vie à deux, si intime, si délicieuse, qu'il semble qu'on n'ait qu'un cœur, qu'une âme, qu'un frisson !... Eh bien, non, je n'ai jamais oublié, je n'oublierai jamais que c'est par vous que j'ai connu l'amour vrai... que le reste n'est que caprice, fantaisie, mensonge, et que lorsqu'on a aimé sa femme, ne fût-ce que pendant un

jour... ne fût-ce que pendant une heure... ce souvenir ne s'efface jamais... jamais...

JEANNE, essayant de cacher son émotion.

Si l'on vous entendait, on croirait que c'est moi qui ai eu tous les torts !

PAUL, avec sincérité et noblesse.

Je le voudrais ! (Mouvement de Jeanne.) pour vous les pardonner en ce moment.

JEANNE, continuant à lutter contre elle-même, mais avec un peu moins d'assurance à chaque phrase, à part.

Il m'aime toujours !

PAUL.

Ah ! je mérite votre dédain, car je n'ai pas su comprendre tout ce qu'il y avait en vous de bonté, de tendresse, de charme et de dévouement : si vous saviez combien vous êtes grande à mes yeux ! Ah ! que j'ai été fou de méconnaître votre amour et de ne pas comprendre qu'en cherchant le plaisir, je perdais le bonheur !... Je vous en supplie, Jeanne, laissez-moi essayer de mériter mon pardon !... Je vous ferai oublier le passé à force de tendresse et de repentir !

JEANNE, très émue.

C'est impossible, vous dis-je !

SCÈNE VII

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, à part, voyant Faverolles.

Déjà !... Voilà !... (Haut, en se montrant.) Ma chère Jeanne !...

PAUL, se retournant stupéfait.

Ma chère Jeanne !

Mouvement de Jeanne.

JEANNE, à Victor.

Je suis à vous, mon ami.

PAUL, à Jeanne.

Vous avez un a...?

Comme pour dire : vous avez un amant.

JEANNE.

Et quand cela serait ?

VICTOR, à part.

De quoi se mêle-t-il ?

JEANNE, avec une grande noblesse.

Je vous présente mon mari, monsieur.

PAUL, à part, anéanti.

Son mari !

VICTOR.

Oui, monsieur Victor Gatinard, boulevard Haussmann, 56. (A part.) Tiens! je suis bien bon de lui donner notre adresse, moi !

PAUL, à Jeanne, tristement.

Que ne le disiez-vous, madame, je vous aurais épargné plus tôt l'ennui de ma présence... et vous m'auriez épargné la plus profonde douleur de ma vie !

Il s'incline et sort.

SCÈNE VIII

JEANNE, VICTOR.

VICTOR, dans la direction par où Paul est sorti.

Au plaisir de ne pas vous revoir. (Au public.) C'est bien ça l'humanité — côté masculin ! — Quand il avait sa femme, il n'en voulait pas, maintenant qu'il ne l'a plus, il en voudrait. (Haut, à Jeanne.) Vous avez

été très digne, Jeanne, très digne, et je vous remercie.

Il lui prend la main et veut l'embrasser.

JEANNE, avec un mouvement de répulsion, se dégageant.

Je vous en prie... laissez-moi !

VICTOR.

Je comprends que cette rencontre ait dû vous être désagréable ; il avait bien besoin de venir ici, ce monsieur !... Calmez-vous... Voulez-vous un verre d'eau sucrée avec un peu de fleur d'oranger !... Non? — Rentrons chez nous, alors !...

JEANNE.

Je vous en prie...

VICTOR.

Vous voyez, quand je vous disais qu'il valait mieux quitter cet hôtel ! Vous ne l'avez pas voulu !... Vous m'avez dit : je suis forte ! Ce monsieur n'est plus qu'un étranger pour moi ! Vous l'avez vu et vous pleurez ! (A part.) Ça me promet une jolie nuit de noces ! (Haut.) Ma chère Jeanne !

JEANNE.

Votre insistance en un pareil moment...

VICTOR.

Cette insistance est la preuve de mon amour... Vous avez dit oui, hier matin, à Paris, pourquoi dites-vous non, ce soir, à Nice ?... Je m'attendais à une différence de climat, mais pas à une différence de sentiments !

JEANNE.

Je croyais avoir complètement oublié M. de Faverolles et vous m'avez aidée à le croire en vous servant de moyens indignes d'un galant homme.

VICTOR.

Moi?

JEANNE.

Ne pouvant arriver à m'inspirer de l'amour pour

vous, vous avez tâché de m'inspirer du mépris pour M. de Faverolles, à l'aide de mensonges, de calomnies.

VICTOR.

On a pu m'induire moi-même en erreur !...

JEANNE.

Qui ?

VICTOR.

Les uns et les autres. Les gens sont si bavards. Un surtout, un petit, qui tire à cinq, au cercle... Quand je le rencontrerai, celui-là...

JEANNE.

N'essayez pas de me donner le change !

VICTOR.

Voilà maintenant que vous prenez le parti de votre premier mari contre moi! C'est lui qui a eu tous les torts, qui vous a méconnue, trompée, délaissée... Ce n'est pas de la calomnie, cela ; c'est officiel, judiciaire, imprimé dans les journaux. On ne divorce pas pour des prunes ! Et c'est à lui que vous élevez un piédestal ! Quant au brave garçon, qui vous a donné son nom pour vous sortir d'une situation fausse, celui-là a tous les torts !

JEANNE.

Vous me rendrez cette justice... c'est que je vous ai épousé par dépit, par lassitude, par obsession.

VICTOR.

Dites tout de suite que je vous ai hypnotisée !...

JEANNE.

Je vous dis que sans votre stratagème honteux, et que rien n'excuse, je ne serais pas votre femme aujourd'hui.

VICTOR.

Stratagème que vous excuseriez si vous m'aimiez

JEANNE.

Alors, attendez que je vous aime !

VICTOR.

Vous savez que j'ai retenu un appartement à l'hôtel d'Angleterre !

JEANNE.

J'en suis fâchée, mais je n'irai pas.

VICTOR.

Eh bien, soit, restons ici. Vous voyez... on fait tout ce que vous voulez !

JEANNE.

Je vous demande la permission de me retirer.

VICTOR.

Je crois bien, nous allons rentrer... je vous consolerai.

JEANNE.

Demandez une chambre, voulez-vous ?

VICTOR.

Mais nous en avons une, le 146, vous l'avez oublié ?

JEANNE.

Non, mais je vous prie de demander une autre chambre pour vous.

VICTOR.

Comment, pour moi ? Voyons, Jeanne, c'est une plaisanterie. Vous savez que nous sommes mariés.

JEANNE, à mi-voix.

Hélas !

VICTOR.

Vous savez que je vous aime... j'ai mis assez de temps pour vous conquérir.

JEANNE.

Tout est fini entre nous !

VICTOR.

Comment, tout est fini? Mais rien n'est commencé!

JEANNE.

Heureusement !

VICTOR.

Mais savez-vous bien que j'ai le droit d'aller chercher les gendarmes ?

JEANNE.

Oh ! montrez-moi ça, je vous en prie! Une nuit de noces par la force des baïonnettes ! Est-ce qu'ils entreront dans ma chambre, à cheval ?

VICTOR.

Ah ! je vous en prie, n'ajoutez pas la raillerie à la cruauté.

JEANNE.

Allez chercher les gendarmes.

VICTOR.

Ecoutez, Jeanne, je vais faire quelque chose pour vous. Je vais être très... chic. Je demanderai une autre chambre, quoi qu'il m'en coûte. Je ne dis pas ça pour le prix de la chambre ; mais à votre tour, vous me promettez que ce qui est différé n'est pas perdu et que demain je vous trouverai plus raisonnable.

JEANNE.

Ne l'espérez pas !

Fausse sortie.

VICTOR.

Mais c'est insensé ! Ecoutez bien, Jeanne, je vous donne vingt-quatre heures, vous m'entendez, vingt-

quatre heures pour réfléchir... Si au bout de vingt-quatre heures, vous n'avez pas conclu pour l'affirmative...

JEANNE.

Qu'est-ce que vous ferez ?

VICTOR, d'un ton de menace comique.

Je prendrai une maîtresse !

JEANNE.

Ah ! vous m'avez fait peur !

VICTOR, à la porte.

Vingt-quatre heures !

JEANNE, à la porte.

Bonsoir, mon ami.

VICTOR, allant à la porte qu'elle a fermée.

Jeanne ! (On entend deux tours de clef pour toute réponse.) Jeanne ! (On entend un verrou qu'on pousse ; il frappe à la porte.) Jeanne ! (Descendant, il sonne) La première femme qui me résiste, et c'est la mienne ! Oh ! ce Faverolles ! Il avait bien besoin de venir à Nice. Enfin ! Il a épousé Maria, c'est une consolation.

SCÈNE IX

VICTOR, AUGUSTE, puis PONT-GAUDIN.

AUGUSTE.

Monsieur a sonné ?...

VICTOR, de mauvaise humeur.

Oui... Donnez-moi une chambre.

AUGUSTE.

Monsieur ne garde pas le 146 ?

VICTOR.

Si, je garde le 146. Donnez-moi une autre chambre... Madame Gatinard est un peu souffrante

AUGUSTE.

Je comprends ! Je comprends !

VICTOR.

Avez-vous une chambre communiquant avec le 146 ?

AUGUSTE, désignant le 149.

Voici la plus rapprochée.

VICTOR.

Le 149... Ça ne communique pas?

AUGUSTE.

Pas directement... Je vais m'assurer qu'il est libre !

PONT-GAUDIN, entrant.

Bonsoir, Gatinard, je vais me coucher! (Auguste sort.) Je me couche de bonne heure depuis que je ne suis plus marié ! Vous aussi, vous allez vous coucher de bonne heure, mon gaillard ?

VICTOR, sec.

Oui !

PONT-GAUDIN.

Vous attendez madame Gatinard ?

VICTOR, id.

Non !

PONT-GAUDIN, lui frappant sur l'épaule.

Alors, c'est elle qui vous attend, heureux coquin ! Et moi, qui vous retiens sur le seuil du bonheur!

VICTOR.

Oh ! je ne suis pas pressé.

PONT-GAUDIN.

Si madame Gatinard vous entendait, elle ne serait pas très flattée...

AUGUSTE, entrant.

Monsieur peut disposer du 149.

VICTOR, à part.

Quel animal !

AUGUSTE.

J'ai dit au patron que madame Gatinard était souffrante ; il demande s'il faut envoyer chercher un médecin?

VICTOR, féroce.

Taisez-vous !

AUGUSTE, s'en allant, à part.

Il doit avoir pris une culotte à Monte-Carlo !

PONT-GAUDIN.

Votre femme est souffrante?

VICTOR.

Oui, elle a sa migraine.

PONT-GAUDIN.

Pas de chance ! Ce n'est que partie remise.

VICTOR.

Je suis furieux contre Faverolles.

PONT-GAUDIN.

Vous, pourquoi ?

VICTOR.

A la suite de sa conversation avec Jeanne, ma femme n'était plus la même.

PONT-GAUDIN.

Ah ! Qu'est-ce qu'elle avait de changé?

VICTOR.

Elle était furieuse contre moi, elle m'a fermé la porte au nez.

PONT-GAUDIN, comprenant.

C'est drôle. Eh bien ! voyez-vous, si vous aviez épousé Maria, ça ne vous serait pas arrivé.

VICTOR.

Parole d'honneur ! il y a des moments où je la regrette.

PONT-GAUDIN.

Gourmand !

VICTOR.

Elle avait des qualités.

PONT-GAUDIN.

A qui le dites-vous?

VICTOR.

A vous.

PONT-GAUDIN.

Je le sais mieux que vous.

VICTOR.

Ce n'est pas probable !

PONT-GAUDIN.

Enfin, je l'ai su avant vous toujours !

VICTOR.

Ça, c'est vrai! Mais croyez-moi, Pont-Gaudin : une femme n'est jamais avec son mari ce qu'elle est avec son amant !

SCÈNE X

LES MÊMES, AUGUSTE, puis MARIA.

AUGUSTE, entrant, un bouquet à la main.

On vient d'apporter ce bouquet pour M. Pont-Gaudin.

PONT-GAUDIN.

Il y a deux heures que je l'attends.

VICTOR.

On vous envoie des fleurs?

PONT-GAUDIN.

C'est un bouquet que je vais envoyer à Maria. J'ai été un peu dur avec elle cet après-midi, alors je lui envoie ces fleurs. Elle n'est plus ma femme, je ne lui en veux plus, au contraire.

AUGUSTE.

Où dois-je porter ce bouquet?

PONT-GAUDIN.

Veuillez, je vous prie, le remettre à madame de Faverolles. Attendez, je vais y joindre ma carte.

VICTOR, sortant la sienne.

Mettez aussi la mienne, ça lui prouvera que je n'ai pas de rancune.

PONT-GAUDIN, la repoussant.

Gatinard, soyez sérieux, je vous en prie.

VICTOR, voyant que Pont-Gaudin fait une corne à sa carte.

Encore une!

PONT-GAUDIN.

Farceur! envoyez des fleurs à votre femme, vous ferez mieux.

VICTOR.

Je lui en ai envoyé pour trois mille francs avant notre mariage.

Maria entre.

PONT-GAUDIN.

Ah! la voici!

AUGUSTE, allant à Maria.

De la part de M. Pont-Gaudin, madame!

Il remet le bouquet et sort.

MARIA, à Pont-Gaudin.

On n'est pas plus aimable! Comme vous avez changé à votre avantage!

PONT-GAUDIN.

Vous aussi, vous avez changé. (A part.) Et souvent même!

VICTOR, saluant Maria.

Votre santé est bonne, madame?

MARIA.

Quel est ce monsieur, Pont-Gaudin?

PONT-GAUDIN, à part.

Comme elle le traite! (Haut.) Voulez-vous que je vous le présente?

VICTOR, à part.

Ils se moquent de moi tous les deux... Je vais me coucher. (Haut.) Au revoir, Pont-Gaudin.

PONT-GAUDIN, ironique.

Bonne nuit, cher ami.

VICTOR, sortant.

Pourvu que je puisse dormir cette nuit!

SCENE XI

PONT-GAUDIN, MARIA, puis PAUL.

MARIA.

Vous êtes toujours lié avec monsieur... Comment l'appelez-vous?

PONT-GAUDIN.

Comme vous!... Gatinard. Vous savez que l'ingratitude n'a pas de place chez moi.

MARIA.

Allez-vous encore me cribler?

PONT-GAUDIN.

De fleurs? Vous cribler de fleurs? Pourquoi vous en voudrais-je? Ce serait encore vous aimer.

Paul entre.

MARIA.

C'est juste!

PONT-GAUDIN.

Je suis comme vous, je ne regrette pas le passé.

MARIA.

Pardon, je regrette les torts que j'ai eus envers vous. J'aurais dû vous dire: Je ne vous aime pas; quittons-nous avant que je ne vous trompe avec Gatinard. C'était plus loyal. Je regrette de ne l'avoir pas fait.

PONT-GAUDIN.

Oui, c'était plus loyal! Enfin, tout cela est loin, n'est-ce pas?

MARIA.

Et nous ne nous reverrons sans doute jamais!

PONT-GAUDIN.

A moins que vous ne m'y autorisiez !

MARIA.

A quoi bon !

PONT-GAUDIN.

C'est juste ! Vous voilà tranquille maintenant. Dites donc, voulez-vous que je vous en raconte une bonne ?...

MARIA.

Si elle est trop leste, non.

PONT-GAUDIN.

Ce n'est qu'amusant.

MARIA.

Allez.

PONT-GAUDIN.

Eh bien, tout à l'heure, après le dîner, votre mari m'a demandé du feu. Un peu plus, il en demandait à Gatinard.

MARIA, éclatant de rire.

Ah ! C'est bien drôle, la vie !

PAUL, se montrant.

Vous trouvez, chère amie ?

PONT-GAUDIN.

Oh ! le mari !

PAUL.

Pardon, monsieur, il n'y a ici d'autre mari que vous !

PONT-GAUDIN.

Comment ! Ils ne sont pas mariés !

PAUL.

J'ai toléré que madame Pont-Gaudin passât pour

ma femme; mais il n'avait pas été convenu que je passerais pour un imbécile.

MARIA.

Dès l'instant que vous écoutez aux portes...

PAUL.

Vous faites erreur, madame. Je suis ici dans un salon d'hôtel commun à tous les voyageurs, et si rien ne vous défend d'y parler, rien ne m'y défend d'entendre.

MARIA.

Puisqu'il vous plaît de dire que je ne suis pas votre femme, à quel titre élevez-vous la voix ?

PAUL.

Mais, ce que je viens d'entendre, me paraît ajouter une page inédite au divorce Pont-Gaudin! Vous ne m'aviez pas parlé de l'incident Gatinard!

MARIA.

Et après ? De quel droit vous érigez-vous en juge ici? Qu'est-ce que je vous dois ?... En devenant votre maîtresse ne vous ai-je pas sacrifié ma réputation ? N'ai-je pas rompu avec toutes mes connaissances, ne me suis-je pas volontairement fermé les salons ? Et vous, que m'avez-vous sacrifié en échange, que m'avez-vous sacrifié pour parler si haut aujourd'hui? De nous deux, mon cher, c'est vous qui êtes l'obligé, ne l'oubliez pas ! et si ce n'est pas la reconnaissance qui vous fait taire, que ce soit du moins la politesse.

PONT-GAUDIN, à part.

Elle est superbe !

PAUL.

Cessons, je vous prie, une conversation presque ridicule en présence de monsieur.

MARIA.

Il ne fallait pas écouter aux portes. Ce sont là façons de laquais et non de gentilhomme !

PONT-GAUDIN, à part.

Elle est très dure ! (Haut.) Je ne voudrais pas être la cause d'un dissentiment entre vous. Voyons, mes amis, apaisez-vous. Il faut se faire des concessions mutuelles, que diable ! Allons, M. de Faverolles... un bon mouvement. (A Maria.) Maria, je t'en prie, (Se reprenant.) je vous en prie, donnez-lui la main.

MARIA.

Voilà assez longtemps que je supporte la mauvaise humeur et la méfiance de monsieur. (A Paul.) Si vous vous croyez obligé de rester avec moi par convenances, vous pouvez vous en aller, je ne demande pas l'aumône. (De la porte.) Au revoir, Pont-Gaudin.

Elle sort.

PONT-GAUDIN, à Paul.

Je la connais, elle est vive sur le premier moment, mais elle se calmera.

PAUL.

J'ai bien l'honneur de vous saluer, monsieur.

PONT-GAUDIN.

L'honneur est partagé, monsieur.

SCÈNE XII

PONT-GAUDIN, puis VICTOR, puis PAUL, puis AUGUSTE.

Paul sort par la même porte que Maria.

PONT-GAUDIN.

Elle ne l'aime pas ! c'est curieux, elle ne peut s'attacher à personne.

VICTOR, entre en robe de chambre.

Impossible de fermer l'œil. (Voyant Pont-Gaudin.) Vous êtes encore là?

PONT-GAUDIN.

Oui. Dites donc, Faverolles...

VICTOR.

Eh bien ?

PONT-GAUDIN.

Ce n'est pas mon successeur, c'est le vôtre.

VICTOR.

Qu'est-ce que ça peut nous faire ?

PONT-GAUDIN.

Ça m'ennuie.

PAUL, de mauvaise humeur, revenant du côté par où il est sorti.

Auguste !

AUGUSTE, venant du fond.

Monsieur ?

PAUL.

Une chambre !

PONT-GAUDIN, à part.

Comment, lui aussi?...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor. Le lendemain matin, neuf heures.

SCÈNE PREMIÈRE

VICTOR, seul, à la porte de la chambre de Jeanne.

Jeanne ! Jeanne ! (Au public.) Voilà comment j'ai passé la nuit ! le garçon de ronde m'a surpris. Alors, machinalement, je lui ai donné un louis. Il s'est éloigné en disant : « Ce n'est donc pas sa femme ! » Ah ! mon oncle Bernard a eu bien raison de me dire : « Tu épouses une divorcée, tu as tort. A prendre une femme qui n'est pas inédite, j'aimerais mieux une veuve... Au moins le mari ne revient pas. C'est déjà bête de se marier, mais épouser une divorcée, c'est faire deux fois la sottise. Du reste, ça ne m'étonne pas de ta part. A ton aise, mon garçon ! » Voilà ce que me disait mon oncle Bernard, je ne l'ai pas écouté, parce que je ne suis pas son héritier. Tout ça, c'est de la faute à ce Faverolles ! Tu devais garder ta femme, au lieu de la planter là ! Comment ! voilà un brave garçon qui consent à prendre la suite, et au sortir de l'église, de la mairie et du chemin de fer,

il se trouve au seuil de la chambre nuptiale, entre sa femme et lui ? Tu n'es qu'une girouette et je saurai bien t'empêcher de grincer !

SCÈNE II

VICTOR, PONT-GAUDIN.

Ici le ton de Pont-Gaudin devra laisser deviner que Victor ne lui est plus sympathique.

PONT-GAUDIN.

Ah ! vous voilà, vous !

VICTOR.

Bonjour, cher ami, avez-vous passé une bonne nuit ?

PONT-GAUDIN.

Très bonne, et la vôtre ?

VICTOR.

Excellente ! (A part.) Je n'ai pas fermé l'œil.

PONT-GAUDIN.

Madame Gatinard va bien ?

VICTOR.

Je le suppose. Je n'ai pas encore pu le lui demander.

PONT-GAUDIN.

Présentez-lui mes respects. Au revoir.

VICTOR.

Pont-Gaudin !

PONT-GAUDIN.

Vous désirez ?

VICTOR.

Voulez-vous me rendre un grand service ?

PONT-GAUDIN.

Ça dépend. Je ne réponds jamais sans savoir. De quoi s'agit-il ?

VICTOR.

D'un duel.

PONT-GAUDIN.

Vous avez un duel ?

VICTOR.

Oui. Je vais envoyer mes témoins à M. de Faverolles. Il m'ennuie, alors, je lui envoie mes témoins.

PONT-GAUDIN.

C'est votre affaire. Je n'ai pas à me mêler de cela.

VICTOR.

Voulez-vous me servir de témoin ?

PONT-GAUDIN.

Moi, dans un duel entre vous deux !

VICTOR.

Si j'ai pu autrefois vous être utile, voilà une occasion de le reconnaître.

PONT-GAUDIN.

Impossible !

VICTOR.

Ah ! la reconnaissance vous fatigue déjà, vous ; c'est humain ! Je m'y attendais.

PONT-GAUDIN.

Vous êtes-vous déjà battu ?

VICTOR.

Non ; et vous ?

PONT-GAUDIN.

Moi, six fois.

VICTOR.

Pour votre femme?

PONT-GAUDIN.

Je vous saurais gré de ne pas faire de mauvaises plaisanteries sur madame Pont-Gaudin.

VICTOR.

Allons, allons, ne vous fâchez pas. Je vais tâcher de trouver deux témoins dans Nice. Au revoir, Pont-Gaudin. C'est dur tout de même de se battre pour une femme qui vous ferme la porte au nez!

Il sort.

PONT-GAUDIN.

Au revoir, Gatinard... Si le ciel est juste, ces deux hommes s'entre-tueront! (Paul entre. Il salue Pont-Gaudin qui lui rend son salut. Pont-Gaudin regardant Paul avant de sortir.) Ce Faverolles est un veinard, voilà tout.

Paul sonne. — Auguste entre.

SCÈNE III

PAUL, AUGUSTE, puis MARIA.

PAUL.

Voulez-vous demander si madame... (Il hésite avant de donner le nom.) si madame est chez elle.

AUGUSTE.

Bien, monsieur.

MARIA, entrant.

Auguste!

AUGUSTE.

Madame?

MARIA.

Vous me retiendrez une Victoria pour deux heures, n'est-ce pas?

AUGUSTE.

Bien, madame.

Il sort.

PAUL, à Maria.

J'allais chez vous.

MARIA.

Vous pouvez y aller, je n'y suis pas.

PAUL.

Il me semblait qu'après la scène d'hier, nous nous devions, l'un et l'autre, quelques explications.

MARIA.

En ce qui me concerne, je n'ai rien à vous dire, rien à vous demander... C'est fini, n'est-ce pas? Bonjour, portez-vous bien.

PAUL.

Soit! mais laissez-moi vous dire au moins que vous pouvez compter sur mon... amitié absolue...

MARIA.

Je n'ai nul besoin de votre amitié... absolue. Je devine la nature de votre offre... C'est une vilaine pensée sous un joli masque.

PAUL.

J'ai l'intention de quitter Nice tout à l'heure, mais je ne le quitterai pas si ma présence ici peut vous être utile.

MARIA.

Elle ne m'est ni utile, ni agréable. Je ne vous demande rien, rien, que de vous considérer comme libre et moi aussi. Nous nous sommes trompés tous

les deux, vous sur moi, moi sur vous. Il y a maldonne! Je m'en aperçois malheureusement après la partie.

PAUL.

Vous voulez dire qu'il y avait dans le jeu des cartes de trop et ce n'est pas moi qui les ai ajoutées.

MARIA.

Vraiment? Je ne peux m'empêcher d'admirer en vous une certaine candeur. Vous me reprochez de vous avoir caché les causes véritables de mon divorce? Depuis quand les femmes font-elles étalage de leurs faiblesses? Et encore une fois, où est le préjudice causé? Vous ne m'avez pas épousée? Eh bien, c'est moi qui perds! C'est ma réputation qui paie! et je ne me plains pas. Je trouve que j'ai joué à qui perd gagne.

PAUL.

Avouez que vous m'en voulez d'avoir appris la vérité !

MARIA.

Vous croyez que j'ai du dépit? En tout cas ce ne serait pas du dépit amoureux. Vous ne m'aimez pas, je ne vous aime plus, nous nous séparons. C'est ce que vous vouliez, c'est ce que vous cherchiez. Vous voilà heureux? Que vous faut-il de plus? Une ambassade?

PAUL.

Votre gaîté ne me déplaît pas, si elle est sincère. Nous nous sommes trompés, comme vous le dites si bien, mais c'est vous qui êtes cause de notre rupture.

MARIA.

A quoi servirait donc de n'être pas mariés, si l'on devait traîner ensemble une existence faite d'indifférence, d'amertume et d'ennui? Au moins, nous di-

vorçons sans procédure, nous autres... nous nous passons du Code et des avocats, et nous pouvons encore échanger *in extremis* une bonne poignée de main, ce qui vaut mieux qu'une poignée d'injures. (Elle lui donne la main.) Croyez-moi, mon cher Faverolles, vous êtes mûr pour le mariage ! Quand vous vous êtes marié, c'était un peu trop tôt. Aujourd'hui, le diable a fini son temps ! il cherche l'ermitage... Je vous souhaite sincèrement de le trouver! Moi, je n'aime pas la campagne.

PAUL.

Vous êtes aussi spirituelle que jolie.

MARIA.

Pas de banalité. Donnez-moi encore une fois la main et adieu.

PAUL, lui embrassant la main.

Bonjour, Maria.

MARIA.

Bonjour, Faverolles. (Paul sort. — Seule.) Allons, allons, le cœur fait faire autant de sottises que l'esprit.

SCÈNE IV

MARIA, PONT-GAUDIN.

PONT-GAUDIN, entrant.

Ah ! je suis ravi de vous rencontrer. Comment allez-vous ce matin, chère amie?

MARIA.

Comme une veuve.

PONT-GAUDIN.

Encore ! (Se reprenant.) Pardon !... Je voulais dire... enfin !...

MARIA.

Ah! vous avez été bien vengé, Pont-Gaudin!

PONT-GAUDIN.

Oui, oui, plutôt deux fois qu'une!

MARIA.

Si c'était à refaire!

PONT-GAUDIN.

Vous ne le referiez pas?

MARIA, à part.

Pas avec les mêmes, toujours!

PONT-GAUDIN.

Ce n'est pas une consolation.

MARIA.

Gatinard, un imbécile; Faverolles, un saule pleureur.

PONT-GAUDIN.

Faverolles? Cet homme qui a divorcé pour cause de gaîté excessive?

MARIA.

Ça lui a passé! Ah! si les femmes savaient, avant, ce qu'elles savent après!

PONT-GAUDIN.

Mais elles ne le savent pas... Si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurais dit.

MARIA.

Mais voilà, je ne vous l'ai pas demandé. On a la chance de tomber sur un homme honnête, aimable, spirituel, riche... Eh bien, on ne le trouve pas assez jeune.

PONT-GAUDIN, soulignant.

Vous n'avez même pas cette excuse, Maria.

MARIA.

Arrive un bellâtre qui sort de chez le coiffeur, on croit que c'est don Juan, et l'on s'aperçoit que ce n'est qu'un coq de village.

PONT-GAUDIN.

Et lorsqu'on s'en aperçoit, il est trop tard, le coq a chanté.

MARIA.

Et la femme déchante.

PONT-GAUDIN.

Qu'allez-vous devenir maintenant?

MARIA.

Je n'en sais rien. Donnez-moi un conseil.

PONT-GAUDIN.

Trois partis s'offrent à vous!

MARIA.

Trois! C'est deux de trop.

PONT-GAUDIN.

Le premier, c'est le cloître.

MARIA.

C'est un des deux qui sont de trop. Si les autres lui ressemblent, n'insistez pas.

PONT-GAUDIN.

Le second, c'est de rester tranquille.

MARIA, vivement.

Et le troisième?

PONT-GAUDIN.

Et le troisième, c'est un... quatrième.

MARIA.

Prendre un amant! Jamais!

PONT-GAUDIN.

Voilà un mot en retard, Maria.

MARIA.

Je vivrai seule, désabusée de la vie... Je ne ferai plus que quatre robes par saison, et je regretterai d'avoir gâché une existence qui aurait pu être si heureuse et si honorable ! C'est bien fait !

PONT-GAUDIN, à part.

Pauvre femme !

MARIA.

Je ne veux pas qu'on me plaigne, c'est bien fait ! Je raconterai mon histoire à toutes les femmes mariées, celles qui voudront bien me recevoir, et ça leur servira d'exemple. Je leur dirai... Le mariage est un coupé. Tant pis pour celles qui font mettre un strapontin.

PONT-GAUDIN, à part.

Le fond est bon chez elle.

MARIA.

Voulez-vous me rendre un service ?

PONT-GAUDIN.

Avec plaisir. De quoi s'agit-il ?

MARIA.

Je ne veux plus toucher la pension que vous me faites.

PONT-GAUDIN.

Pourquoi cela ?

MARIA.

Cet argent me pèse.

PONT-GAUDIN.

On vous paie donc en or ?

MARIA.

Je veux dire que chaque trimestre est pour moi un remords.

PONT-GAUDIN.

Voulez-vous toucher la pension en une seule fois? Ce sera trois remords de gagnés.

MARIA.

Je ne veux rien! Je me dis : c'est l'argent d'un homme que j'ai trompé; c'est bien assez que le divorce ait été prononcé contre lui, sans encore qu'il soit obligé de me donner des rentes.

PONT-GAUDIN.

Mais ça ne me prive pas. J'ai cent cinquante mille francs de revenus et je ne sais qu'en faire... depuis que nous sommes séparés.

MARIA.

Je ne veux plus toucher cette pension, mon cher Frédéric.

PONT-GAUDIN.

De quoi vivrez-vous?

MARIA.

Je vendrai mes diamants.

PONT-GAUDIN.

Soixante-mille francs.

MARIA.

Cent cinquante mille.

PONT-GAUDIN.

Mes compliments! A quatre pour cent, six mille francs.

MARIA.

Cela me suffira.

PONT-GAUDIN.

C'est la misère.

MARIA.

Dites l'expiation !... Adieu, mon cher Frédéric... Permettez-moi de vous donner ce nom une dernière fois.

PONT-GAUDIN.

Mais une dernière, une avant-dernière, tant que vous voudrez.

MARIA.

Je ne voudrais pas mourir sans avoir votre pardon.

PONT-GAUDIN.

Vous voulez mourir?

MARIA.

Pas tout de suite. Je dis que le jour où je mourrai, je serais heureuse d'avoir votre pardon.

PONT-GAUDIN.

Pardon de quoi? Vous avez eu tort envers moi. Nous avons divorcé... nous sommes quittes.

MARIA.

Merci, vous êtes bon.

PONT-GAUDIN.

Non! Je suis logique. Je regrette que deux personnes d'esprit comme nous n'aient pas pu s'entendre mieux.

MARIA.

C'est que j'ai eu trop d'esprit.

PONT-GAUDIN.

Et moi, pas assez peut-être!

MARIA.

Allons, adieu!

PONT-GAUDIN, avec hésitation.

Adieu ! (Elle sort.) Maria!

MARIA, rentrant.

Adieu!

PONT-GAUDIN.

Adieu! (Seul.) Tout cela, c'est la faute à Gatinard; si le ciel est juste, Faverolles l'embrochera comme une mauviette. (Il essuie une larme et se mouche brusquement.) Pauvre femme!

SCÈNE V

PONT-GAUDIN, JEANNE, puis PAUL et AUGUSTE.

JEANNE.

Vous pleurez, M. Pont-Gaudin ?

PONT-GAUDIN.

Ah! pardon, madame. Je vous présente mes respects. Je viens de causer avec Maria et vous me voyez encore tout ému.

JEANNE.

Pourquoi donc?

PONT-GAUDIN.

Elle s'est disputée avec Faverolles, ils se sont quittés.

JEANNE.

M. de Faverolles est coutumier du fait. Et cela vous émeut, vous? Vous êtes bien bon.

PONT-GAUDIN.

C'est tout de même pénible, quand on a aimé une

femme le premier, de la voir seule, abandonnée de tous, exposée à toutes les séductions.

JEANNE, ironique.

Eh bien, parlez à M. de Faverolles, engagez-le à ne pas s'éloigner.

PONT-GAUDIN, sans réfléchir.

Oui, c'est une idée... Non, ce serait trop bête. Je ne peux pas, moi. Puis ce serait inutile. M. de Faverolles n'a jamais aimé Maria.

JEANNE.

Il n'a jamais aimé personne !

PONT-GAUDIN.

Que vous, peut-être ?

JEANNE.

Vous ne diriez pas cela si vous connaissiez ses trahisons.

PONT-GAUDIN.

Je les devine. Mais je sais aussi que les amours n'empêchent pas l'amour, et je sais encore que si vous n'aviez pas épousé Gatinard, que vous n'aimez pas, vous pourriez vous remarier avec M. de Faverolles.

JEANNE.

Quelle folie !

PONT-GAUDIN.

La loi le permet[1]. Deux époux qui ont divorcé ont le droit de se remarier ensemble une fois ! Rien qu'une fois, par exemple.

JEANNE.

M. de Faverolles n'existe plus pour moi.

---

1. La loi ne le permet pas, mais elle est absurde.
A. V.

PONT-GAUDIN.

Alors pourquoi vous êtes-vous évanouie quand vous l'avez vu?

JEANNE.

L'émotion n'est pas de l'amour. J'ai l'intention de partir aujourd'hui même avec M. Gatinard.

PONT-GAUDIN.

Je vous plains.

Mouvement de Jeanne.

JEANNE.

Quant à M. de Faverolles, je ne le reverrai plus de ma vie.

PONT-GAUDIN.

C'est long. Je souhaite, sans l'espérer, que vous soyez heureuse avec ce Gatinard.

JEANNE.

C'est ainsi que vous parlez de votre ami, de votre sauveur?

PONT-GAUDIN.

A vous dire vrai, il a couru moins de risques que je ne vous l'ai dit hier.

JEANNE.

Ah!

PONT-GAUDIN.

Oui, j'ai voulu le poétiser à vos yeux.

JEANNE.

Alors, le cheval emporté?

PONT-GAUDIN.

Il n'était pas emporté. Il était par terre et Gatinard l'a relevé! Ce n'est pas de l'héroïsme, c'est un petit service que tout le monde m'aurait rendu à sa place.

JEANNE.

Oui, c'est bien différent.

PAUL, à Auguste.

Vous laisserez la valise dans la voiture.

AUGUSTE.

Oui, monsieur.

PONT-GAUDIN, à Paul.

Vous partez, monsieur de Faverolles?

PAUL.

Oui, monsieur, pour l'Amérique.

Mouvement de Jeanne.

PONT-GAUDIN, bas à Jeanne.

Plus de doute! Il vous aime! (Bas à Paul.) Ne partez pas!

PAUL.

Je ne comprends pas.

PONT-GAUDIN, id.

J'ai à vous parler.

JEANNE, avec affectation.

Si vous voyez Victor, monsieur Pont-Gaudin, ayez la complaisance de lui dire que je l'attends dans la serre.

PONT-GAUDIN, ironique.

Avec impatience, oui, madame.

AUGUSTE.

Il est l'heure du train.

Jeanne sort.

SCÈNE VI

PONT-GAUDIN, PAUL, AUGUSTE.

PONT-GAUDIN, à Auguste, en prenant la valise de Paul.

Laissez ça là, vous! (Auguste interroge du regard Paul.) Laissez ça là, vous dis-je, et allez faire votre service.

PAUL, à Pont-Gaudin.

Mais, monsieur...

PONT-GAUDIN.

Je vous en prie...

PAUL.

Soit!... Allez, Auguste. Je prendrai le train suivant.

AUGUSTE, à part, s'en allant.

Il y a des jours où les voyageurs ne savent pas ce qu'ils veulent.

SCÈNE VII

PONT-GAUDIN, PAUL.

PONT-GAUDIN.

Voulez-vous mon avis? Supprimez Gatinard.

PAUL.

Je ne vous comprends pas.

PONT-GAUDIN.

C'est pourtant bien clair. Votre femme vous aime encore.

PAUL.

Tout est fini entre elle et moi. Son second mariage nous sépare pour toujours.

PONT-GAUDIN.

Ça peut s'arranger ! Si madame Gatinard devenait veuve par exemple ?

PAUL.

Je vous répondrais que je l'estime trop pour faire d'elle ma maîtresse, mais que je ne l'estime plus assez pour faire d'elle ma femme. Une honnête femme ne doit avoir qu'un seul amour.

PONT-GAUDIN.

Diable ! Quelle sévérité de la part d'un mari qui a eu tous les torts.

PAUL.

Je n'en veux pas à madame de Faverolles de s'être remariée. C'est ma faute, et c'était son droit... ce n'est pas envers moi qu'elle a eu tort, c'est envers elle-même ! Je n'en suis pas moins coupable, mais elle est moins victime.

PONT-GAUDIN.

Tout cela, monsieur, montre de la belle et bonne jalousie. Et la jalousie, c'est de l'amour.

PAUL.

Ce n'est que la vulgarité de l'amour.

PONT-GAUDIN,

Et si madame Gatinard n'était pas madame Gatinard ?

PAUL.

Que voulez-vous dire ?

PONT-GAUDIN.

Elle a dit oui à l'église et à la mairie, mais voilà tout. (A part.) Attrape!

PAUL.

Pourquoi a-t-elle consenti à ce mariage?

PONT-GAUDIN.

Par dépit, par colère, par vengeance, à la suite des machinations de Gatinard. La pauvre femme, croyant que vous meniez une vie de polichinelle, a consenti à un mariage de convenances... et ils n'en sont encore qu'aux convenances.

PAUL.

Le mariage n'en a pas moins été prononcé et je ne vois pas de solution. — Vous voyez bien, monsieur, qu'il fallait me laisser partir. Au revoir, monsieur Pont-Gaudin.

PONT-GAUDIN.

Au revoir, cher ami.

SCÈNE VIII

PONT-GAUDIN, puis VICTOR.

PONT-GAUDIN, seul.

Il m'est sympathique, cet homme-là! Tout ça, c'est la faute à Gatinard. Il commence à m'ennuyer, ce Gatinard. Ah! mais... ah! mais...

VICTOR.

Bonjour, Pont-Gaudin. Je n'ai pas de chance. Je comptais sur un ami pour me servir de témoin, il marie sa sœur.

Il va frapper à la porte de Jeanne.

PONT-GAUDIN.

Ecoutez donc.

VICTOR.

Permettez : je n'ai pas vu ma femme d'aujourd'hui.

PONT-GAUDIN.

Elle ne s'impatiente pas, je vous le jure.

VICTOR.

Mais, moi...

PONT-GAUDIN.

Savez-vous ce qui se passe ici ?

VICTOR.

Non.

PONT-GAUDIN.

Il se passe que Faverolles adore sa femme !

VICTOR.

La vôtre !

PONT-GAUDIN.

Non, la vôtre... ou à peu près : (Reprenant.) madame de Faverolles...

VICTOR, l'arrêtant.

Laquelle ?

PONT-GAUDIN.

La vôtre.

VICTOR.

Alors, appelez-la madame Gatinard.

PONT-GAUDIN.

Je l'appellerai comme il me plaira.

VICTOR.

Je dis ça pour que nous nous comprenions.

PONT-GAUDIN.

Madame Gatinard adore M. de Faverolles.

VICTOR.

Ils ont divorcé.

PONT-GAUDIN.

Voulez-vous mon avis ?

VICTOR.

Il m'est précieux.

PONT-GAUDIN.

Eh bien, il y a ici un homme de trop.

VICTOR.

Parfaitement : Faverolles !

PONT-GAUDIN.

Non, vous !

VICTOR.

Comment, moi ? Vous bifurquez, cher ami.

PONT-GAUDIN.

Je ne suis plus votre ami.

VICTOR.

Ah ! c'est de l'inconstance.

PONT-GAUDIN.

Non, c'est de la logique. Tant que j'étais heureux d'être séparé de Maria, j'étais reconnaissant envers l'artisan de ce bonheur. Mais, maintenant, Maria est malheureuse.

VICTOR.

C'est la faute de Faverolles ! Il fait souffrir toutes les femmes, cet homme-là !

PONT-GAUDIN.

Non, monsieur. Quand Faverolles l'a connue, elle était libre. En prenant Faverolles, elle ne trompait personne qu'elle-même. C'est l'amant régulier, Fa-

verolles, l'amant légitime, et si je le reprochais à Maria, je serais le plus injuste des hommes.

VICTOR.

Mais je ne le lui reproche pas non plus.

PONT-GAUDIN.

Maria souffre parce qu'elle a des remords.

VICTOR.

Plaît-il ?

PONT-GAUDIN.

Veillez sur vos doutes, je vous prie. Maria regrette d'avoir oublié ses devoirs pour un imbécile et un saule-pleureur.

VICTOR, gaîment.

Ah ! elle m'appelle saule-pleureur ?

PONT-GAUDIN.

Non ; c'est Faverolles, le saule-pleureur.

VICTOR.

Ah ! bien ! (A part.) Quand on m'y reprendra avec celle-là.

PONT-GAUDIN.

En résumé, je trouve que vous ennuyez tout le monde ici !

VICTOR.

Pont-Gaudin, vous abusez de votre âge.

PONT-GAUDIN.

Mon âge vaut le vôtre.

VICTOR.

Il vaut même plus. Mais si vous êtes d'âge à donner une leçon, moi, je ne suis plus d'âge à la recevoir.

PONT-GAUDIN.

Vous la recevrez pourtant, cher monsieur, et complète.

VICTOR.

Bien ! Mais pourquoi nous battrons-nous ?

PONT-GAUDIN.

Pour Maria.

VICTOR.

Nous sommes en retard.

PONT-GAUDIN.

C'est juste ! Il me reste alors à vous insulter publiquement.

VICTOR.

Vous dites ?

PONT-GAUDIN.

Préférez-vous une gifle ? Dites-le moi carrément, je vous la donnerai pour vous être agréable.

VICTOR.

Ce duel serait ridicule ! Me voyez-vous vous tuant ?

PONT-GAUDIN.

Non, je ne vois pas ça, je vois plutôt le contraire.

VICTOR.

Vous pourriez être mon père ! Si vous me tuez, c'est un infanticide ; si je vous tue, c'est un parricide.

PONT-GAUDIN.

Je choisis l'infanticide.

VICTOR.

Alors, que voulez-vous que je vous dise, si vous m'insultez, il est certain que nous nous battrons.

PONT-GAUDIN.

A la bonne heure !

VICTOR.

Moi, je ne vous tuerai pas : je n'entends rien aux armes.

PONT-GAUDIN.

Moi, j'ai bon espoir. Je vous giflerai à midi, à la table d'hôte.

VICTOR.

C'est bien, j'y serai.

Fausse sortie.

PONT-GAUDIN.

Attendez.

VICTOR.

Quoi ?

PONT-GAUDIN, changeant de ton.

Préférez-vous vous suicider ? C'est curieux, il y a toujours en moi un fond d'amitié pour ce garçon-là.

VICTOR.

Vous changez d'avis ?

PONT-GAUDIN.

Pas précisément, mais je ne voudrais mettre aucun tort de mon côté, et il y a peut-être un moyen de tout arranger sans verser votre sang !

VICTOR.

Ça me ferait plaisir.

PONT-GAUDIN.

Ce moyen, c'est le divorce.

VICTOR, sans comprendre.

Le divorce ?

PONT-GAUDIN.

Entre Jeanne et vous.

VICTOR, avec force.

Ah ! ça, vous êtes fou ! J'aurais perdu dix-huit mois à faire la partie de la tante sourde, dix-huit mois à entendre pleurer Jeanne pour renoncer à elle, avant même de l'avoir obtenue tout à fait ? dix-

huit mois pour fréter le navire et ce serait un autre qui ferait la traversée?

PONT-GAUDIN.

Alors, revenons au duel.

VICTOR.

Mais, monsieur, avant de savoir s'il y a incompatibilité entre ma femme et moi, je désire savoir s'il y a compatibilité.

PONT-GAUDIN.

Ne vous servez donc pas de ces mots-là.

VICTOR.

Avant la séparation, je demande le rapprochement, avant de divorcer, je veux épouser... Je ne veux pas redevenir garçon avant d'avoir été marié.

PONT-GAUDIN.

Vous préférez le sépulcre, n'en parlons plus.

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEANNE.

PONT-GAUDIN, voyant Jeanne.

Venez, je prends votre femme pour juge. Voici la situation, madame. Si M. Gatinard ne consent pas à divorcer avec vous, je le tue demain matin à sept heures moins un quart.

JEANNE.

Quelle est cette plaisanterie, monsieur?

VICTOR.

Ma chère Jeanne, dites donc à M. Pont-Gaudin que vous m'avez épousé de votre plein gré et que vous m'aimez de tout votre cœur.

PONT-GAUDIN.

Si votre femme me dit ça, je vous fais grâce.

JEANNE, à Victor.

Je consentirais très volontiers à divorcer pour sauver votre vie.

VICTOR.

Eh bien, vous l'entendez. C'est de l'amour !

PONT-GAUDIN.

Oui, pour Faverolles.

VICTOR.

Vous aimez encore M. de Faverolles ?

JEANNE.

Je ne sais pas mentir.

VICTOR.

Répondez.

JEANNE.

J'aime encore M. de Faverolles, mais je vous jure que je ne le reverrai plus.

VICTOR.

Et moi, qu'est-ce que vous faites de moi ?

JEANNE.

Je vous subirai, mon ami.

VICTOR.

Alors, j'aime mieux divorcer.

PONT-GAUDIN.

Allons donc, quel prétexte choisissez-vous !

VICTOR.

Si madame le permet, le flagrant délit du mari, et le plus tôt possible !

JEANNE.

Je n'ai rien à vous refuser.

VICTOR, à Pont-Gaudin.

J'en épouserai une autre.

PONT-GAUDIN.

Une autre divorcée ?

VICTOR.

Non, une belle et noble jeune fille.

PONT-GAUDIN.

Pauvre petite !

SCÈNE X

LES MÊMES, PAUL.

PONT-GAUDIN, allant à Paul.

Eureka !... j'ai trouvé... Réjouissez-vous ! M. Victor Gatinard a l'honneur de vous faire part de son divorce avec madame Gatinard.

VICTOR, à Paul.

Post-scriptum : J'ai un petit service à vous demander, cher monsieur. Si vous croyez me devoir quelque chose, attendez pour renouer avec madame de Faverolles, les délais prescrits par la loi et les convenances... oui, question d'amour-propre.

PONT-GAUDIN, à Victor.

Ah ! c'est mesquin de votre part !

VICTOR, bas.

Ou tout au moins qu'ils ne se montrent pas en public.

PONT-GAUDIN.

Ça, oui.

PAUL.

Quoi, Jeanne, vous consentiriez?

JEANNE.

Je n'ai jamais aimé que vous, moi!

PONT-GAUDIN.

Votre cas n'est pas banal, madame! Trois mariages.

PAUL, tendrement à Jeanne.

Et un seul mari.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIA.

VICTOR, à Pont-Gaudin.

Voilà Maria.

PONT-GAUDIN, appelant.

Maria!

MARIA.

Vous m'appelez, Frédéric?

PONT-GAUDIN.

Le repentir efface la faute.

VICTOR, à part.

Et deux repentirs effacent deux fautes.

PONT-GAUDIN.

Maria, je vous aime encore.

VICTOR, à part.

Oh! il faut un peu de musique là-dessus.

Il va au piano.

PONT-GAUDIN, à Maria.

Voulez-vous m'épouser?

MARIA.

Vous êtes trop intelligent, mon cher Pont-Gaudin, pour faire une semblable sottise.

PONT-GAUDIN.

Vous refusez?

MARIA.

Je vous estime trop pour accepter une pareille proposition.

PONT-GAUDIN.

Mais je vous jure!

MARIA, elle lui donne la main.

Soyons amis.

PONT-GAUDIN, lui tendant la main.

Merci! (A part.) Ménage parisien!

VICTOR, à part.

Demandez la cuisinière bourgeoise, ou l'art d'accommoder les restes.

Il joue les premières mesures d'un quadrille.

PONT-GAUDIN.

Qu'est-ce que vous faites là?

VICTOR, s'interrompant.

Moi? Je joue un quadrille! Balancez vos dames. Reprenez vos dames... Et moi, cavalier seul!

Pont-Gaudin offre le bras à Maria et ils vont pour sortir pendant que Paul regarde Jeanne tendrement, et que Victor continue à jouer du piano.

FIN

Imprimerie [illegible] — A. [illegible]AT

6-71

PQ
2458
V4M4

Valabrègue, Albin
Ménages parisiens

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY